HENRI CHANTAVOINE

L'ÉDUCATION JOYEUSE

EN VACANCES — EN FAMILLE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

3 fr. 50

L'ÉDUCATION JOYEUSE

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

HENRI CHANTAVOINE

L'ÉDUCATION JOYEUSE

EN VACANCES — EN FAMILLE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

AVANT-PROPOS

On trouvera dans ce petit livre, qui n'est pas bien entendu un Traité en forme, une double série de propos sur l'Éducation.

La première série traite du meilleur emploi des bonnes vacances, qui sont à coup sûr la saison de l'année la plus agréable et la plus profitable pour des enfants. Elle s'adresse surtout aux enfants, à nos chers petits, garçons et filles; elle s'adresse en même temps à l'aimable confrérie des grands-pères et des grand'mères dont je suis le premier à penser du bien. Elle ne prête, je crois, à aucune critique et ne peut soulever aucune objection.

Il n'en va pas de même de la seconde série, qui a, celle-là, un objet plus grave. Elle traite des rapports de confiance et d'amitié réciproques entre les pères et les fils dans la famille

contemporaine. Je voudrais, dès cet *Avant-propos*, mettre en garde ceux qui me feront l'honneur de me lire contre les interprétations mauvaises, afin de prévenir ou de dissiper tout de suite entre eux et moi de fâcheux et regrettables malentendus.

Il faut voir les choses comme elles sont et en prendre notre parti. La famille moderne, telle que l'ont faite les lois, les mœurs et les habitudes nouvelles, ne ressemble pas plus à l'ancienne que la société d'aujourd'hui ne ressemble à celle d'autrefois. Sans doute, les éléments essentiels, qui sont la base de la famille, sont restés les mêmes, les sentiments éternels, instinctifs et nécessaires, n'ont pas varié; l'amour paternel et l'amour filial n'ont pas fléchi; mais l'air du dehors est entré peu à peu dans la maison, par la fenêtre et même par la porte. Les rapports entre les pères et les fils ne sont plus tout à fait, même en province, où la tradition se conserve et dure plus longtemps, ce qu'ils ont été.

L'autorité paternelle de jadis, rigide, inflexible et indiscutable, n'est plus qu'un mythe ou, si ce mot semble trop irrespectueux, un souvenir qui tend à s'éloigner et qui s'effacera bientôt dans la mémoire des hommes. Les hommes de ma génération le voient déjà

décroître et pâlir; ceux de la génération nouvelle n'en parleront plus. Il n'y a qu'à regarder autour de soi, sans parti pris, pour en être persuadé. Cette autorité paternelle de l'ancien temps avait les avantages et les inconvénients de la monarchie absolue et héréditaire. Elle soumettait la famille à une discipline, subie ou acceptée, qui n'était pas sans grandeur; elle l'assujettissait à la volonté d'un chef qui faisait plier devant la sienne toutes les autres volontés; elle était la pierre angulaire du foyer, elle conservait religieusement le culte et la tradition des ancêtres; elle entretenait le respect, si nécessaire aux sociétés et aux familles, sous deux de ses formes, qui étaient quelquefois confondues : la crainte et l'obéissance. Un fils et une fille respectueux, même déjà grands et à la veille ou au lendemain de leur majorité, n'osaient pas ou osaient à peine entrer en discussion et en opposition avec le père de famille, élever la voix pendant qu'il parlait, répliquer et, à plus forte raison, désobéir, quand il avait commandé, échapper à son pouvoir, à son prestige et à son joug. L'opinion, qui tenait tant alors aux droits et aux prérogatives du père de famille, se serait dressée, unanimement, contre les réfractaires.

Ce que la famille ancienne, ainsi constituée,

gagnait en cohésion apparente, en beauté de façade, elle le perdait, je crois, en force vraie, en douceur, en confiance et en agrément. Les pères de ce temps-là, lointain et glacé, demeuraient toujours les tuteurs et les maîtres sévères de leurs fils, ils étaient trop rarement leurs amis. Ils refoulaient leur affection par un air distant et ils ne savaient pas, ils ne daignaient pas se prêter à leurs confidences; ils vivaient trop loin, trop au-dessus ou en dehors d'eux pour les bien connaître, puisqu'ils les empêchaient d'approcher. Ils se comprenaient donc mal et quelquefois ils ne se comprenaient pas du tout. Ils y perdaient, à mon avis, les uns et les autres : les uns, en ne cherchant pas, en ne trouvant pas l'emploi le plus naturel et le plus doux de leur tendresse paternelle, toujours réprimée; les autres, les fils, en n'osant pas, en ne pouvant pas aimer leurs pères à plein cœur et faire d'eux, comme ils l'auraient souhaité, les premiers amis, les premiers confidents, les premiers guides de leurs jeunes années.

Les fils d'aujourd'hui sont d'aussi bons fils, j'en suis convaincu, que ceux d'autrefois, mais le régime intérieur, la discipline et l'atmosphère de la famille moderne ont beaucoup changé. Le fer des anciens jougs a été rouillé

par le temps; nous trouvons aujourd'hui les vieilles chaînes, les vieilles contraintes, trop dures, trop pesantes et trop surannées. Les jeunes gens d'à présent sont devenus bien plus indépendants, comme tout le monde. Tout leur parle, autour d'eux, d'autonomie, de liberté, de discussion, de droits réciproques. L'anarchie morale n'a pas pénétré pour cela dans la famille française, mais le régime parlementaire s'y est introduit peu à peu. La douce influence des mères, leur tendresse plus caressante et plus inquiète n'ont pas été pour rien dans ce changement que je m'obstine à trouver heureux. Grâce à elles, il y a moins de limaille et plus de duvet dans le nid familial où elles couvent leurs chers petits. Elles-mêmes ont un rôle moins éteint et une voix plus écoutée dans les conseils de la famille. Elles représentent souvent, et quelques-uns le leur reprochent, l'indulgence et l'amnistie. Évidemment. Elles représentent aussi le cœur, qui a ses droits et son empire, comme la raison. Quand le père se fâche, elles l'apaisent; quand il s'entête, elles le ramènent; quand il punit, elles pardonnent et elles le décident quelquefois à pardonner.

Les pères, les plus éclairés et les meilleurs, ont réfléchi, à leur tour, sur les conditions nouvelles de la famille et de la société. Sans

abdiquer tous leurs droits, ils ont pris une conscience plus délicate et plus tendre de leurs devoirs. Ils craindraient presque tous, je pense, d'être des pères nobles, des pères de comédie, solennels, gourmés — et bernés — s'ils avaient toujours la longe en main ou la chambrière, pour gouverner et pour effrayer leurs grands garçons : tout homme qui fait trop claquer son fouet amuse ou esbroufe les passants, mais n'en conduit pas mieux son attelage et il risque même de l'effaroucher. Et alors, au lieu de régenter leurs fils, de les morigéner perpétuellement, de leur faire la leçon, les pères ont fait amitié avec eux : ils ont cherché à les comprendre et à les connaître; ils ont essayé — et ils ont presque toujours réussi — au lieu d'imposer toutes leurs idées à cette jeunesse avide d'initiative et de mouvement, de la faire profiter amicalement de leur expérience; ils se sont entretenus avec elle; ils ont provoqué sa confiance, ils l'ont méritée, ils l'ont obtenue.

Tout le monde y a gagné. L'éducation dans la famille est devenue plus libre et plus souple qu'elle ne l'était; l'intimité aussi est devenue plus chaude, plus cordiale et plus expansive. Les esprits se sont ouverts; les âmes, épanouies; les générations, fondues; la douce chaleur du foyer rayonne mieux dans toute la maison. On

y vit plus près les uns des autres, malgré la différence des âges, des caractères et quelquefois des idées. On n'a pas à craindre les révoltes, puisqu'il n'y a plus de tyrannie; on ne craint pas davantage les méprises, puisqu'il n'y a plus de silences intimidés, d'hostilité sourde et de dissimulation.

Si ce petit livre très simple pouvait contribuer encore à resserrer le lien charmant de l'intimité entre les pères et les fils de maintenant, à les attacher plus tendrement et plus fortement les uns aux autres, l'auteur, qui n'a jamais eu de plus cher souci et qui croît être dans le bon chemin, serait très content.

H. C.

PREMIÈRE PARTIE

EN VACANCES

I

EN LIBERTÉ

I

EN LIBERTÉ

On peut enseigner de bien des façons. C'est la joie et l'honneur du métier charmant d'écrire que la confiance qui s'établit avec les années entre nos lecteurs et nous. On se fait ainsi des amis lointains et inconnus que jamais peut-être on ne verra mais dont la précieuse sympathie nous récompense, nous encourage et quelquefois même nous inspire... Une bonne grand'mère, installée à la campagne, entourée d'un monde d'enfants qui sont pour elle tout l'horizon et tout l'univers, avait bien voulu me demander, en juillet dernier, de l'aider à instruire, à distraire et à égayer « son cher petit peuple ». Elle a trop bonne

opinion de mes lumières, mais sa confiance me touche infiniment et je vais essayer de la mériter. Pour répondre de mon mieux à son appel, je voudrais traiter ici[1], en quelques chapitres, un sujet d'ordre général, l'*Éducation en vacances*, qui me semble de nature à intéresser tous les parents, tous ceux qui ont la charge, si douce et si délicate, de jeunes esprits et de jeunes âmes.

Ce n'est ni un paradoxe ni une boutade, mais une vérité pédagogique bien établie, que les vacances sont le moment de l'année où l'on s'amuse le plus et où l'on travaille le mieux. Rien de plus naturel. On vient d'échapper à la geôle des internats, qui, même adoucie et tempérée par une pédagogie plus humaine que celle d'autrefois, est toujours pénible pour des enfants. On n'est plus prisonnier entre quatre murs; on a le droit de lever le nez et d'ouvrir les yeux; on est un évadé, joyeux et libre; on ne va plus à l'école, mais on est à l'école partout, dans un

1. Dans le *Journal des Débats.*

jardin, dans un bois, dans un pré, au bord des eaux vives. Dans ce joli cadre, mobile et attrayant, l'attention éveillée, amusée, promenée, ne se fatigue et ne se rebute jamais : c'est pour elle une fête de tous les instants et son effort même est un plaisir, puisqu'il est toujours suivi d'une découverte. Un banc de gazon est le meilleur des bancs pour regarder, pour feuilleter autour de soi le livre de la Nature, ce beau livre à images, illustré par le soleil, par la lune, par les étoiles, et qui n'est jamais maussade, même les jours de pluie, puisqu'on voit la bonne pluie rafraîchissante tomber du ciel, drue et fine, dégouliner le long des toits, faire reluire la tuile et l'ardoise, abreuver la terre et réjouir les feuillages... Comment user de son repos, tirer plaisir et profit de sa liberté?

Je suis l'ennemi déterminé, irréconciliable, de ce qu'on appelle, par la plus ironique et la plus cruelle des alliances de mots : les devoirs de vacances. Ces affreux devoirs de vacances, tels qu'on les comprend et qu'on les pratique encore ordinairement, sont une contrainte dure

et inutile, un prolongement abusif de la vie scolaire, dont il faut débarrasser l'enfance et qui n'ont pu être inventés, pour ennuyer les enfants, que par des parents qui s'ennuyaient eux-mêmes d'être avec eux. Il y a là quelque chose d'intempestif et de suranné.

Daignez croire qu'on peut occuper et récréer des gamins et des gamines tout autrement. Ne dites pas : « Les journées sont longues à la campagne et l'enfant s'ennuie quand il s'amuse, du matin au soir, toute la journée ». Ne dites pas non plus : « L'intelligence et la mémoire pourraient se rouiller dans une jachère de deux mois; il est nécessaire et sage de maintenir un cerveau d'enfant en activité, de prolonger en lui, au lieu de les suspendre absolument, le goût et l'habitude du travail ». Sans doute ; mais ces devoirs de vacances, que la routine a perpétués, ne servent à rien. L'attrait du plaisir et la curiosité sont les deux grands mobiles de l'enfant : laissez-les agir. L'essentiel est d'inviter et d'aider adroitement vos chers petits à bien occuper leurs loisirs, à remplir, chaque jour, leur vie nouvelle et à inventer eux-mêmes

leurs distractions. Vous les dirigerez de temps en temps, bien entendu, sans en avoir l'air; vous leur proposerez, ou plutôt vous leur suggérerez des idées; vous mettrez, par exemple, à leur disposition et à leur portée, dans l'armoire aux jouets, le livre à images ou la boîte de constructions qui les amuseront tout à l'heure; vous parlerez devant eux, négligemment, d'un projet d'excursion intéressante, d'une partie de botanique récréative, d'herborisation; vous les mettrez en goût, vous les tiendrez en haleine, par tous les moyens, directs ou détournés, que des parents tendres et ingénieux savent faire naître; puis, vous les laisserez à eux-mêmes. Soyez sans inquiétude sur le résultat.

L'initiative, la curiosité, le désir de voir et d'apprendre du nouveau, d'aller tout seul ou presque tout seul à la découverte du vaste monde : voilà les instincts et les énergies qu'il faut éveiller, exciter, développer chez l'enfant pendant les vacances. Vous avez vu comment de bonne heure ces trois mots d'un petit bonhomme déjà résolu : « Moi tout seul »,

révèlent sa fierté naissante, sa décision, et réjouissent le cœur des mères. Ne perdez pas de vue vos enfants, mais, sans vous dispenser d'être présents et attentifs, accoutumez-les à se passer de votre présence; laissez une corde longue et souple à ces chevreaux pour qu'ils aient le sentiment ou l'illusion de leur liberté.

Je suis persuadé que les *Aventures de Robinson Crusoé*, si différentes des *Aventures de Télémaque*, ne sont pas pour rien dans l'esprit d'entreprise et d'énergie de la race anglaise. Le héros de Daniel de Foë a suscité des imitateurs : il a fait du petit Anglais un *self-man* qui, pour se tirer d'affaire, apprend à compter sur la Providence, sur son ingéniosité personnelle, sa force d'âme et les dix doigts de ses deux mains.

Voici votre enfant en vacances, dans une maison de province, où tout, du hangar au grenier, est pour lui un sujet de surprise et d'exploration, dans un grand jardin, dans une cour de ferme, dans un village. Il est là comme Robinson dans son île, maître d'un royaume où les circonstances l'ont jeté,

qu'il ne connaît pas encore, mais qu'il veut connaître. Si vous le suivez partout et toujours, s'il ne peut faire un pas sans votre surveillance inquiète et tracassière, si — après vous être assuré toutefois qu'il ne court aucun risque — vous craignez à chaque instant pour lui des dangers et des aventures chimériques, si vous lui dites constamment : « Où vas-tu? D'où viens-tu? Par où as-tu passé? » vous le couverez peut-être tendrement, amoureusement, mais vous lui rendrez un bien mauvais service; vous ne ferez de lui qu'un poussin timide, qui ne cherchera, qui ne trouvera nulle part le grain de son esprit.

Il vaudra bien mieux, quand il reviendra d'expédition, lui faire raconter et décrire ce qu'il a vu, ce qu'il a découvert, de ses propres yeux, ingénus et vifs, si faciles à émerveiller. Vous prendrez part à ses émerveillements : il vous en dira les causes et vous en verrez les effets. Sa sensibilité, son imagination, son activité naissante se révéleront à vous dans leur libre jeu; vous préciserez, vous rectifierez au besoin ses premières impressions confuses; vous vous

rajeunirez de toute sa jeunesse ; vous le mûrirez, sans hâte, de toute votre expérience. Ce sera, tous les jours, entre vous et lui, un sujet d'entretiens, un échange d'idées, de réflexions diverses et, si vous savez vous y prendre, un petit cours, à bâtons rompus, de leçons de choses qui sera plus agréable et plus productif que tous vos devoirs de vacances. Il croira vous instruire et c'est lui-même qui s'instruira, sans travailler. Une fois sa curiosité en mouvement, l'œuvre des vacances sera commencée. Nous en verrons la suite une autre fois, si vous le voulez bien...

II

LA JOLIE MATINÉE

II

LA JOLIE MATINÉE

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées...

Ce joli vers, qui devrait être de Racan, est de Malherbe, comme vous savez. Le vieux Malherbe avait raison. Habituez vos enfants, quand ils peuvent déjà courir les prés et les bois, à se lever de très bon matin, comme les oiseaux auxquels ils ressemblent; pas tout à fait aussitôt, puisque les oiseaux s'éveillent en ce moment même vers quatre heures, mais un peu après : faites leur voir la grâce du soleil levant. Il faut apprendre aux enfants à connaître et à aimer le sourire des choses. Le plus charmant et le plus frais de ces sourires est

celui de l'aurore quand elle ouvre la porte du matin et que la pourpre légère du jour naissant colore ses doigts de rose. Les Grecs l'ont dit avant nous d'une manière inimitable. Rien ne vous empêche d'ailleurs de faire à vos enfants, le long des chemins emperlés de rosée, un petit cours de mythologie amusante; vous ne les ennuierez pas : il faudrait être un pédant bien triste, bien dépourvu d'imagination et de fantaisie, pour ennuyer des enfants avec ces fables divines, ces contes de nourrice merveilleux, qui ont égayé le berceau de l'humanité.

Il y a quelques années, en octobre, dans l'aimable jardin du Luxembourg, j'ai surpris ce fragment de dialogue entre trois garçonnets du même âge, qui se racontaient les plaisirs et les impressions de leurs vacances. « Moi, disait l'un, mes parents m'ont conduit en Suisse : j'ai vu des montagnes, des sapins, des vaches, un grand hôtel au bord d'un lac et beaucoup d'Anglais. » « Moi, disait l'autre, on m'a promené en automobile : nous allions très vite ; j'ai vu écraser un chat et deux

poules. » « Et moi, dit le troisième, les yeux brillants, j'ai vu le soleil se lever sur les bois : c'était très joli ! » Les deux autres, éblouis et humiliés, baissèrent le nez avec ce petit air de vexation rentrée que nous prenons toujours quand on nous révèle un plaisir simple et magnifique qui nous a échappé.

Se lever matin, de très bon matin, à l'aube du jour, la bien nommée, à l'heure blanche et allègre des réveils joyeux, a toute espèce d'avantages pour l'hygiène et pour la récréation de nos chers petits. Le lit, la couche molle, avec sa plume, sa tiédeur et son nonchaloir, est l'ennemi de la santé des hommes : il rend les uns lourds et obèses, les autres languissants et neurasthéniques. Votre petit monde sur pied, emmenez tout de suite vos enfants se débarbouiller dans la rosée, comme les lapins, boire l'air frais de la vallée ou de la colline, respirer la bonne senteur de l'herbe humide, des feuillages, dont les brises de la nuit ont renouvelé l'oxygène, du thym, de la menthe et du mélilot. Ne craignez pas pour eux les fraîcheurs et les rhumes de cerveau. la marche leur

dégourdira les jambes; la montée, la course fouetteront leur jeune sang; ils auront bientôt la joue rose et tiède, comme le matin lui-même. Ils déjeuneront à merveille, tout en marchant, d'un morceau de pain et d'une tablette de chocolat. Laissez-les ouvrir les yeux ingénument sur tout ce qui les entoure : la jolie matinée les instruira, en les amusant. Vous n'aurez besoin ni de diriger ni de concentrer leur attention : elle s'éparpillera toute seule, comme la fumée de leur jeune esprit, ou se fixera librement et à son gré sur les choses qui sauront lui plaire.

Est-il pour les enfants une meilleure leçon de travail, d'activité, que celle qui sort naturellement, à cette heure matinale, des gens et des choses de la campagne? La journée va commencer, c'est-à-dire l'activité universelle. Vos enfants traversent le village pour aller aux champs. Le forgeron est déjà levé : on l'entend battre le fer sur son enclume ou on le voit, devant sa porte, ferrer le cheval d'un laboureur; les hirondelles sont déjà en chasse pour aller chercher la pâture de leurs petits;

les coqs et les poules picorent, chantent et gloussent dans la rue; les vaches vont à l'abreuvoir ou en reviennent; on rencontre un faucheur, sa faux sur l'épaule, qui va couper les avoines mûres; les premières charrettes sortent du pays pour aller prendre dans la plaine environnante la charge de javelles qui les attend.

Ne faites pas à vos enfants de prêches et d'homélies; épargnez-leur les graves sentences sur la beauté, sur la noblesse du travail humain. M. Prudhomme est toujours un sot, même à la campagne : ne lui empruntez jamais son éloquence. Pas de pédagogie, niaise ou solennelle, dans ce cadre rustique, simple et charmant. Donnez à votre enfant, sans gravité inopportune, sans prolixité, tous les éclaircissements, toutes les explications qu'il vous demandera lui-même, mais n'allez pas trop au-devant de sa curiosité, qui aime mieux être capricieuse qu'avertie et vagabonde que tenue en laisse. S'il ne vous demande rien et ne songe qu'à se distraire et à s'égayer, laissez-le tranquille. Croyez-vous que les

abeilles travailleraient mieux si l'on pouvait les arrêter quand elles butinent, pour leur faire un cours, même très savant, sur les sucs qui leur conviennent et sur la meilleure fabrication du miel? Non, n'est-ce pas? Laissez donc butiner votre enfant à sa guise et à son aise : il fera sans vous sa cueillette, sa récolte et sa provision.

La joie de vivre devant un large et libre horizon, en aspirant les souffles du ciel, en écoutant la chanson des feuillages, le murmure des eaux courantes, les bruits divers de la route et de la campagne, est, à elle seule, un plaisir, un profit et même, si vous y tenez, un enseignement. L'attention s'accroche à un buisson où chante un oiseau; elle s'arrête sur une fourmilière en plein travail où vont et viennent les industrieuses petites bêtes noires, la gent trotte menu; elle s'amuse à voir un rat des champs, un campagnol sortir de son trou; un lézard gris, effarouché, courir sous la ronce et rentrer dans un vieux mur; un merle noir, à bec jaune, s'échapper en sifflant d'une haie et filer, comme une flèche, à travers le

val pour se sauver au bois. Tout cela c'est de l'histoire naturelle en action, une fable de La Fontaine en mouvement et en peinture...

Oh! surtout, pas de photographie, pas d'instantanés. L'enfant qui prend son appareil et le braque sur les choses oublie de les regarder pour les attraper; il quitte une occupation charmante pour un métier; ce petit observateur naïf devient un photographe appliqué, détourné de son plaisir par son outil, et insuffisant. J'aimerais mieux, s'il a déjà quelques dispositions pour le dessin et si, par conviction ou par amour-propre, vous vous plaisez à l'encourager, qu'il emportât avec lui, dans sa poche, un album et deux ou trois crayons. Au moins, il regarderait les choses lui-même et non pas, pour ainsi dire, avec l'œil de son objectif, avant de s'essayer à en dessiner l'image.

L'art du dessin, même gauche encore et inhabile, sous des doigts novices, est beaucoup plus personnel et attrayant que la photographie. Voici un saule, une haie, une petite cabane de vigneron, un pan de vieux mur fleuri de vigne-vierge ou de clématite, la dentelle,

si délicatement ouvragée, d'une plante ombellifère, d'un panais sauvage. Si votre enfant veut s'amuser une minute à croquer ces choses, ne l'en détournez pas ; même, si vous pouvez et si vous savez, faites profiter de votre expérience ce jeune apprenti ; mais, à moins d'une vocation très déclarée, d'un plan d'étude méthodique complétant une initiation professionnelle assez avancée, que son jeu, que sa promenade ne dégénèrent pas en séance de croquis, de fusain ou d'aquarelle ! Entre six et dix ans, même plus tard, la vocation de ce jeune « pleinairiste » s'épanouira, se développera plus librement, sans transformer en atelier la Nature souriante où il se promène.

Courir, sauter, rêver, penser un peu, pas beaucoup, sans application tendue et sans fatigue, voilà l'emploi, le plus simple et le plus heureux, de son loisir, la fonction la plus naturelle de son âge. Le reste viendra en son lieu et en sa saison. En vacances, tout ce qui gâte un plaisir par un souci est à contretemps.

III

LE VIEUX MOULIN

III

LE VIEUX MOULIN

Rien n'est plaisant et instructif, pour des enfants, comme un moulin de campagne au milieu des prés. Il y en a un de charmant à six kilomètres de mon village, le moulin de Charrey. Que de fois, jadis, j'y ai mené en promenade de jeunes enfants et même de grandes personnes! Au lieu de suivre la grand'route on chemine, plus gaîment, le long des prés : la petite Seine, encore limpide et légère, y roule son eau bleue entre des saules trapus, centenaires, rongés par le temps, dont quelques-uns n'ont plus guère que leur écorce et

de grands peupliers, effilés et bruissants, où nichent la pie et la tourterelle.

Nous voici au moulin. Les abords et l'intérieur d'un vieux moulin sont un spectacle et une leçon pour les enfants. La grande roue, armée de palettes et d'augets, tourne dans l'eau et met en branle tout le mécanisme; à l'intérieur, les larges courroies, souples et luisantes, relient l'une à l'autre les différentes pièces de la machine en mouvement. Chemin faisant, vous pourrez apprendre à vos petits, qui voient faire la farine, passée au blutoir, comment on fait le pain et même, si vous voulez, comment on le gagne. Vous leur conterez, à la manière des Grecs, nos maîtres en pédagogie (ils ont inventé le nom et la chose) et qui furent justement des pédagogues merveilleux, parce qu'ils étaient des conteurs incomparables, vous leur conterez l'histoire du grain de blé, sans leur réciter cependant *l'Histoire d'une bouchée de pain.* Le grain de blé, donné par la bonne Cérès à Triptolème, l'ingénieux Brise-Famine, semé par l'homme au geste large et fécondant, a été

reçu par la terre nourrice où il a germé. Il devient l'épi dru, le bel épi, tour à tour vert et blond, renflé par la pluie et mûri par le soleil, puis coupé, rentré et engrangé par le laboureur, battu sur l'aire par le fléau ou, de place en place, par la batteuse; enfin, porté au moulin, où l'on doit le moudre. Le voilà changé en farine blanche. Elle-même va du moulin à la huche, de la huche au pétrin, du pétrin à la corbeille, de la corbeille au four : elle donnera le beau pain long, doré, « le pain du bourgeois », la couronne croustillante, ou le pain de ménage savoureux et odorant, la miche ronde que l'on coupera en tartines, trempées le matin dans un bol de lait ou chargées, à l'heure du goûter, de beurre, de miel ou de confitures... Ne craignez pas trop pour vos chers petits le péché de gourmandise : la voracité, la gloutonnerie, est un vilain défaut; mais la gourmandise, qui n'est qu'une forme du goût, est, au contraire, une qualité : elle éveille, stimule et récompense l'appétit; elle est la preuve, la condition peut-être, d'un bon estomac et quelquefois la cause

d'un bon caractère; la gloutonnerie se donne des indigestions, la gourmandise se donne des satisfactions : vous voyez la différence...

Revenons à notre moulin. La cour et les abords du moulin sont une basse-cour très diverse et très animée. Nous voilà bien loin de ces jardins d'acclimatation où des poules exotiques, des canards étrangers, des demoiselles de Numidie, oiseaux rares, si vous voulez, mais distants, sont défendus par des grillages. Ici on peut voir et on peut toucher. Les enfants, curieux et vifs, et qui n'aiment pas les prohibitions, voient manger et font manger toute cette volaille. Ils aiment d'instinct la volaille, même quand elle n'est pas rôtie, et ils se plaisent à la regarder. Tout ce monde gloussant, caquetant et cancanant est une joie pour leurs yeux, qui apprennent à distinguer les espèces : le coq, fier et luisant, droit sur ses ergots, la crète rouge et mouvante; la mère-poule, qui traîne derrière elle sa bande de poussins; les canards et les canes : le canard terne et commun, qui barbotte près du fumier dans une petite mare;

le beau canard, vert et mordoré, qui ne fraye pas avec ces malpropres et qui va se baigner dans l'eau courante où on le voit plonger drôlement, la queue en l'air; les bonnes oies blanches, à l'œil candide et inquiet, qui se dandident à la queue leu-leu, le ventre ballant; le jars, le mâle, qui les conduit, plus maigre, plus résolu et quelquefois plus méchant. Pas très loin, dans leurs cabanes grillagées ou dans un petit enclos, des lapins de toutes couleurs s'ébattent en mangeant. Ceux-là passent leur vie à manger; ce sont des gloutons : il leur faut toujours de l'herbe fraîche, des feuilles de chou, de salade et de carotte que les enfants s'amusent à leur jeter et qu'ils dévorent en un moment de leurs dents aigües.

Les prés attenants sont comme la banlieue du moulin. Un petit garçon ou une petite fille, leur gaule à la main, accompagnés de leur chien, à poil ras et aux oreilles pointues, y gardent et y surveillent les bonnes vaches laitières, brun clair ou brun foncé, noires ou blanches. Chacune a son nom, qu'elle entend

très bien, lorsqu'on la gronde, si elle s'écarte, pour aller mordre les saules, et qu'on la rappelle. Le petit veau, que l'abbé Delille, l'arrière-grand-père de nos descriptifs, appelait avec émotion « le folâtre enfant », saute et cabriole, un peu grisé, cemme les chevreuils au printemps, par le grand air et l'herbe nouvelle. Le taureau broute et rumine à l'écart, l'œil farouche, les jambes entravées ou gêné par le rouleau mobile et oscillant qu'on lui a pendu au cou pour arrêter ses élans et réprimer ses colères. La plupart de ces vaches à robe claire viennent du Charolais; les autres, les plus petites et les plus sombres, viennent de la Nièvre et du Morvan, où la race est plus courte et plus ramassée...

Les enfants des villes qui viennent passer leurs vacances à la campagne hésitent parfois à traverser les prés et ont une peur instinctive des bêtes à cornes; j'ai même connu des chasseurs armés, des citadins bien entendu, qui en évitaient la rencontre. Habituez vos enfants à être plus braves; accoutumez-les à ne pas craindre à l'excès la rencontre et le voisinage

de ces bonnes bêtes; approchez-vous-en avec eux et avant eux; passez la main sur l'encolure et sur la croupe d'une vache en train de paître. Encouragés par votre geste, rassurés par votre présence, ils en feront autant par imitation ou par amour-propre; la bonne bête ne leur dira rien, ne leur fera pas de mal et ne s'arrêtera pas pour si peu de manger son herbe. Et ainsi — toute proportion gardée — vous n'aurez pas besoin d'aller chercher une leçon et un exemple de courage chez les héros de l'antiquité, qu'il vaut mieux laisser dormir pendant les vacances; une simple vache, dans un pré, vous aura servi d'occasion pour éprouver ou pour exciter la hardiesse de vos chers petits.

Plus réfléchi ou plus observateur que ses petits compagnons, un de ces enfants vient de s'arrêter devant une motte de terre friable et fraîchement remuée. Il s'étonne et il vous demande : « Qu'est-ce que c'est? — Une taupinière ou, comme on dit chez nous, une taupinée; un petit tronc de cône, formé par la taupe elle-même, ce sapeur, et qui vient de

la terre qu'elle a rejetée, en creusant son trou, hors de sa galerie souterraine. — Mais qu'est-ce qu'une taupe? » Vous le lui direz, sans étaler votre savoir. Vous lui apprendrez pourquoi on dit communément : « Voir comme une taupe » ou « Noir comme une taupe ». Il saura de vous que cette taupe, qu'il n'a peut-être jamais vue, est un petit animal qui se nourrit d'insectes (les naturalistes disent : un mammifère insectivore), qu'elle a les yeux tout petits et très rapprochés, des yeux de myope, que son pelage est noir et velouté, qu'on fait avec sa peau des porte-feuilles, des porte-monnaie, qui sont quelquefois..... en cuir de Russie. Vous pourrez lui dire encore, en dévidant votre fil, ce que c'est qu'un « chien taupier » et un « taupier », c'est-à-dire un preneur de taupes, comme on en voyait autrefois, comme on n'en voit plus guère dans nos villages, suivis de leur basset à courte queue, à courtes pattes, et portant sur l'épaule une longue perche, mince et pointue, ou une vieille broche rouillée, avec sa brochette de taupes, prises dans leur trou,

Vous reviendrez ainsi du moulin, les uns et les autres, plus contents et plus savants. Les petites filles rapporteront des œufs frais pondus, dans leur panier. Le déjeuner n'en sera pas plus triste si votre petit monde, après toutes ses découvertes, sait maintenant, *de visu*, d'où viennent le pain, les œufs, le beurre et la crème qui sont sur la table.

IV

SUR LA LANDE

IV

SUR LA LANDE

La lande sèche et parfumée qui part du chevet de la vigne pour mener au bois est encore un bon champ d'exercices pour vos chers petits. Le sentier devient caillouteux ou incertain : mieux vaut marcher devant soi à travers les herbes. Si, à l'heure où vous sortez, l'herbe est encore mouillée de pluie ou humide de rosée, votre petit monde mettra ses jambières et ses gros souliers. La première idée, la première découverte de vos enfants sera de voir, de là-haut, tout le pays environnant s'étendre et se déployer à perte de vue... Vous pourrez leur faire, tout en marchant, un petit cours sans prétention de géographie

et de topographie ambulantes; vous leur apprendrez à se rendre compte des distances, de la perspective; vous leur nommerez tous les villages dont ils voient surgir de place en place les clochers pointus; vous leur direz leur petite histoire, s'ils en ont une, ancienne ou récente, et si vous la savez; vous les intéresserez à la vie régionale de cette contrée qu'ils habitent provisoirement, qui éveille leur curiosité, leur sympathie et qui ne leur doit être ni inconnue, ni indifférente.

En bas, dans la vallée, un ruban bleu reluit et miroite au soleil à travers les saules. Vous leur direz le nom, la source, le voyage et la destinée de cette eau courante, de cet arbre fluide et mouvant, si différent des autres arbres, fils de la terre. Les autres arbres, une fois jaillis du sol, prennent d'abord un tronc robuste et de grosses branches, puis s'élèvent, s'amincissent et s'effilent jusqu'à leur sommet, du pied au faîte; l'arbre fluide, le ruisseau qui deviendra rivière ou fleuve, va toujours en s'élargissant, de sa source humble et cachée à son embouchure... Nos enfants comprennent

très bien que nous mêlions un peu de poésie et de morale à nos entretiens avec eux : l'essentiel est de ne pas forcer la dose, de rester à leur portée, à leur niveau, de ne pas prendre, quand on leur parle, cet air de supériorité pédante qui les humilie en les assommant. Vous pourrez leur dire que notre vie active doit ressembler à un ruisseau et notre pensée à un arbuste : notre vie active, en se chargeant le long du chemin, comme le ruisseau, de tous ses affluents utiles, de toutes les tâches humaines qui rendront service à autrui ; notre pensée en montant toujours, comme l'arbre, plus droite, plus fière et plus dégagée, vers le bleu du ciel...

Ne montons pas si haut tous les matins et restons à terre, sur la lande même. Je voudrais être un botaniste, un entomologiste et un géologue moins ignorant pour vous dire ici toutes les découvertes, toutes les distractions que la lande va offrir à vos enfants ; mais nous avons aujourd'hui des petits livres élémentaires très bien faits qui vous apprendront là-dessus tout ce que j'ignore. Il ne faut pas

d'ailleurs être un grand savant pour nommer à vos chers petits quelques-unes des plantes et des fleurs sauvages qu'ils respirent et qu'ils cueillent en passant : la marjolaine, si jolie, si élégante, avec sa petite fleur rouge ou rose vif ourlée de blanc; la prunelle, violette et veloutée; la scabieuse; la mille-feuilles, dont la tige, au feuillage frisé, porte un dôme de fleurettes rondes et blanches. Donnez à chacun de vos enfants la petite boîte verte et cylindrique du botaniste; à défaut de boîte, les filles prendront un panier de vendangeuse, les garçons, leur sac d'écolier ou la petite hotte légère, qui, bien ajustée aux épaules, ne ralentit pas la marche et ne gêne pas les mouvements. Laissez-les mettre là dedans tout ce qu'il voudront, tout ce qui leur fera plaisir à récolter et à emporter : une jolie plante, des baies rouges ou noires cueillies aux ronces, un simple caillou, un coquillage incrusté, dont la forme les étonne et les amuse; le triage s'opérera tout à l'heure à la maison. Chacun fera son butin à sa guise et selon ses goûts. L'un chassera aux papillons

et aux insectes qui abondent sur la lande, pendant qu'un autre cueillera des plantes et qu'un troisième s'arrêtera devant un nid abandonné que le vent balance, comme un berceau vide, au creux d'un buisson. N'atrophiez pas les sens de vos enfants; faites d'eux, au contraire, ce qu'ils doivent être à leur âge, de petits animaux, légers et bondissants, aussi près que possible de la nature : sur la lande enchantée, la vue, le toucher et l'odorat leur donneront les joies naïves et saines dont ils ont besoin.

Laissez-les tout bonnement aspirer l'air pur, courir, gambader, sans trop vous alarmer de quelques chutes et même de quelques égratignures, chanter comme des oiseaux, jouer à chat-coupé, comme les hirondelles, ou même s'arrêter, en rêvant un peu, pour écouter, pour regarder le vent qui passe. Ne craignez pas qu'il en reste une bouffée dans leurs cervelles légères et qu'ils aient un jour, comme on dit, la tête à l'évent, pour avoir trop respiré l'air de la lande. Et puis, où serait le mal, quand ce vent qui passe. dans

son vol brusque, hardi et fou, tout chargé des senteurs de la plaine et de la colline, leur insufflerait un peu de sa fantaisie ailée, de son humeur nomade et indépendante?

En le regardant, en l'écoutant avec eux, déposez vous-même un moment le faix de votre existence, la charge pesante de vos années; oubliez une minute, si vous pouvez, tout ce qui vous incline, tout ce qui vous ramène vers la terre; retrouvez votre enfance et votre jeunesse qui, elles aussi, au matin des jours, se sont égayées et promenées sur la lande; soyez dans tous les cas un bon philosophe, un vieil homme tendre et conteur, indulgent aux émerveillements et aux ignorances, complice joyeux des illusions et des divertissements de vos chers petits; laissez-vous gagner auprès d'eux, par la douce magie de la lande qui vous environne. Voici votre petit peuple assis en cercle autour de vous et qui demande, qui attend une bonne histoire. Dites-leur, sans les dépasser, sans les ennuyer, d'où vient ce vent qui voyage, ce rôdeur, ce chemineau, ce curieux, et où il va; ce qu'il a

vu, ce qu'il verra en voyageant, sur sa route immense; le bien qu'il peut faire quand il rafraîchit et fertilise; le mal qu'il fait à de pauvres gens, à des chaumières, à des récoltes, à des arbres, quand il est méchant et furieux. Un vol de ramiers ou de corneilles passe justement à votre portée; le panache de fumée blanc d'un train en marche flotte, traîne et se dissipe dans la vallée bleue ou violette qui est à vos pieds; profitez de tout pour intéresser vos enfants au spectacle et à la leçon de choses, à la vie universelle et toujours renouvelée du petit coin de terre qui est maintenant pour eux un raccourci du vaste monde et une sorte d'abrégé de la création.

Une leçon, quelle qu'elle soit, ne vaut que par la manière dont elle est reçue. Vous ne fatiguerez jamais, sur la lande, l'attention de vos petits compagnons si vous savez — et ce n'est pas bien difficile — l'exciter, la retenir et la promener, comme elle veut l'être, dans le cadre familier et attrayant que la nature elle-même dispose et arrange autour de vous. Ne réglez pas trop l'ordre et la marche de votre

promenade, pour la rendre « éminemment instructive » et profitable : le meilleur profit, en temps de vacances et d'excursions, est celui qu'on n'a pas cherché. Laissez la bride sur le cou à vos chers petits ; ne vous gendarmez pas, dans un amour exagéré de la discipline, de la tenue, de l'obéissance, si votre bande de gamins et de gamines, frais échappés de l'école et de la maison, ressemble à une petite caravane désordonnée et aventureuse. N'ayez pas de sifflet et ne faites pas la grosse voix pour rappeler sévèrement une arrière-garde trop lente ou une avant-garde trop hardie : le train de chacun dépend à la fois de ses jambes et de son caractère. Rien qu'à les voir marcher et se hâter ou se traîner sur la lande, vous pourrez, avec un peu d'observation, juger sommairement du caractère, du tour d'esprit, de la curiosité plus ou moins paresseuse ou impatiente de vos chers petits... Et ainsi votre promenade sur la lande, en leur compagnie, vous aura instruit et peut-être amélioré vous-même, puisque vous serez devenu, sans y songer, plus attentif, plus clairvoyant — et plus indulgent.

V

DANS LES BOIS

V

DANS LES BOIS

Vous avez observé, comme moi, que nos enfants, qui aiment tant à courir et à chanter le long des chemins, ralentissent leur marche et se taisent tout à coup à l'entrée des bois. Un historien traditionaliste, Henri Martin, par exemple, le bon Celte, eût trouvé là une trace et une preuve d'hérédité, un souvenir ancestral et persistant des temps druidiques. Ne remontons pas si haut. C'est tout bonnement, je crois, le sentiment et l'idée du mystère ; un étonnement recueilli et silencieux, au seuil du Silence. Les enfants qui entrent aux bois croient entrer dans un des temples de la

Nature. Tout se tait autour d'eux ; l'herbe des sentiers étouffe le bruit de leurs pas ; ils se taisent eux-mêmes instinctivement dans ce « sombre asile », sous ces arceaux de verdure dont les arbres sont les piliers, dont la brise du matin est l'orgue invisible et le bruissement des feuillages le soupir confus et religieux....

Tout les étonne et tout les amuse dans la forêt verte. Les arbres d'abord, qui ne sont plus ceux des vergers, des jardins et des squares. Apprenez-leur, ce qui n'est pas bien difficile, à en discerner et à en reconnaître les essences, au tronc, à la feuille, au murmure, à la senteur même : le chêne, noueux, robuste et large, aux bras énormes et tordus, dont la feuille dentelée a une odeur âcre et salubre ; le beau hêtre, droit et lisse, qui pousse en hauteur ; le bouleau argenté, avec son panache de verdure légère et chantante qui ressemble, sous un coup de vent, à une chevelure dénouée, l'arbre symbolique de la Mélancolie, cher aux élégiaques et aux rêveurs ; le charme, le frêne, l'épicéa, le mélèze, d'un vert tendre

si joli, dont le bois est incorruptible et dont l'écorce servait jadis, avant les inventions de la chimie, à tanner les peaux; les pommiers et les poiriers sauvages dont les gens de la campagne ramassent les fruits acidulés pour en faire des tartes et des confitures; les noisetiers, qui offrent leurs floches de noisettes à portée de la main, au bord des sentiers. Racontez à vos chers petits la vie d'un arbre, les services qu'il rend, outre son ombrage et sa beauté; ce qu'on a fait, par exemple, ce qu'on peut faire encore des glands et des faînes : des glands, qui ont nourri les hommes d'autrefois et qui, aujourd'hui encore, grillés au feu, donnent du « café de glands doux » aux bûcherons; des faînes, qui engraissent les sangliers et qui, écrasés au moulin d'huile, donnent une huile qui, sans valoir celle de l'olive ou de la navette, n'est pas désagréable.

La forêt bruissante et animée loge et cache tout un monde ailé, bondissant ou bourdon nant, qui émerveillera, qui instruira vos chers petits, à mesure qu'elle leur deviendra mieux connue et plus familière. Leur premier étonne-

ment passé — et il ne dure guère chez des enfants — ils se sont mis, comme de coutume, à courir et à chanter à travers bois. Ils ont fait peur aux geais en sentinelle, postés sur la lisière, qui signalent de loin, en se répondant l'un à l'autre, l'approche de l'homme. Le geai criard les interpelle et les amuse par son caquetage; un écureuil rouge, la queue en panache, brusquement éclairé par un rayon de soleil, saute de branche en branche et les étonne par sa voltige; un lièvre, un lapin, une belette, traversent la route : le lièvre détale, les oreilles droites, le nez au vent; le lapin déboule, plus gris, plus rond et plus effrayé; dame belette, discrète et sournoise, se coule posément, furtivement, l'échine allongée. Quelquefois, les jours de grand vent et de grande surprise, un brocart et sa chevrette ou un chevrillard aventureux s'arrêtent au milieu du chemin; puis on ne sait quoi les effarouche : d'un coup de jarret ils se rejettent en plein taillis : on ne les voit plus... Les bêtes sont presque aussi curieuses que nous, comme vous le savez; la présence de l'homme,

cet intrus, les dérange à la fois et les attire; elles viennent se rendre compte de ce bruit insolite, de cette visite inattendue qui troublent leur solitude. Ces brèves et brusques apparitions de bêtes libres qu'ils n'ont pas l'habitude de voir, à qui les grandes personnes, armées de fusils, vont faire la chasse, distrairont vos chers petits : vous leur parlerez alors de la vie des bêtes; vous leur direz, au milieu du cadre même où elles vivent, ce que vous en savez. Regardez à vos pieds cette longue procession de grosses fourmis qui, l'une derrière l'autre, dans une ornière, procèdent à une installation, à un déménagement : vous n'avez qu'à les suivre pour arriver à leur fourmilière, à la Coopérative où elles travaillent si activement pour le bien commun, sans grève et sans chômage.

Des hommes travaillent aussi dans la forêt, chacun de son métier, pour gagner leur vie ou pour rendre service à d'autres hommes : des carriers, des bûcherons, des charbonniers. Trouvez-moi un livre, même un livre à images, qui ait plus d'attrait, plus de diversité pour

vos chers petits, dont la curiosité ne sera jamais à bout, que cette forêt toute vivante? Le carrier, armé de son pic, extrait du sable ou de la pierre à bâtir de la carrière qu'il exploite au milieu des bois. En bas, dans l'excavation, les pierres qui ont déjà reçu la première façon s'empilent et s'alignent en tas égaux; en haut, sur la plate-forme, le tombereau attelé d'une paire de bœufs ou de forts chevaux attend la cargaison qu'il descendra tout à l'heure au village. Nous sommes déjà presque à l'avant-veille de l'hiver : chacun va rentrer sa portion de bois, son affouage. Le bûcheron, qui travaille pour le compte de la commune ou pour celui du marchand de bois, abat à grands coups de sa forte hache les arbres désignés par le marteau du forestier, dans le périmètre du lot d'exploitation fixé pour l'année. Après lui, le charbonnier s'installera pour cuire lui-même son charbon sur place : il dressera sa meule de terre, sa chape circulaire de glaise; il construira dans la clairière sa petite maison, sa hutte de branchages, où il logera sa femme et ses enfants, où il

prendra son repas du soir et où il passera les nuits. Vos petits, qui ont lu, je pense, *le Petit Poucet*, apprendront de vous à connaître et à aimer tout ce peuple des gagne-petit, des travailleurs de la forêt, dont la vie chétive et rude est plus saine et, tout compte fait, plus heureuse que celle des ouvriers d'usine que l'industrie moderne entasse dans ses ateliers. Vos enfants — laissez-les faire et laissez-les dire, s'il y en a déjà parmi eux de songeurs et de romanesques — rêveront un peu (où est le mal?) devant cette hutte de charbonnier, imprévue, pittoresque et avenante. J'ai connu jadis un petit garçon — il a suivi depuis lors d'autres chemins — qui, dans son enfance, voulait, à tout prix, être charbonnier. Il se faisait sans doute des illusions sur l'agrément qu'il y eût trouvé; mais il rêvait d'une cabane à l'ombre des bois, d'une solitude parfumée par tous les aromes, enchantée par toutes les harmonies, égayée par toutes les visions de la forêt verte : il en a eu longtemps l'envie, l'obsession et la nostalgie.

Croyez-vous qu'une simple promenade en

forêt, si vous savez la couper, la varier utilement, sans pédantisme et sans oublier de mettre votre enseignement à leur portée, ne soit pas pleine de profit et d'attrait pour vos chers petits? Tout ce qu'ils verront, tout ce qu'ils apprendront ainsi, sans surmenage, sans fatigue pour l'attention et pour le cerveau, sans devoirs de vacances, leur entrera dans la tête par les yeux et n'en sortira plus. Avec et après leurs mamans, quand elles sont intelligentes, la Nature est la meilleure des éducatrices. Elle éveillera en eux, dès les premières années, tout ce que leur instinct réclame : elles les habituera doucement, maternellement, à la regarder et à la comprendre; elle mettra toute seule dans la cervelle d'oiseau d'un enfant la petite encyclopédie élémentaire qui est pour lui le premier trésor de la connaissance; elle l'associera, elle l'intéressera au vaste monde dont il fait partie et dont il serait cruel et sot de l'isoler...

VI

LES JOURS DE PLUIE

VI

LES JOURS DE PLUIE

> Il pleut, il pleut, bergère,
> Rentre tes blancs moutons...

Il pleut donc; il a même plu souvent pendant ces vacances peu ensoleillées : gardons, nous aussi, nos agneaux à la maison; ils ne s'ennuieront pas si vous les aidez à se distraire. C'est une première distraction, un peu monotone, que de regarder tomber la pluie. La porte est fermée, mais la fenêtre est ouverte sur le jardin : l'eau qui tombe, sonore et rafraîchissante, n'est pas encore, heureusement, la petite pluie maussade et glacée qui annonce déjà le prochain hiver; c'est l'averse brusque ou l'ondée large des fins d'orage,

fouettée par le vent d'ouest qui chasse devant lui le troupeau des nuées...

Cloîtrés par le mauvais temps, vos chers petits se demandent et vous demandent : « A quoi jouerons-nous? » Ce ne sont pas les jouets et les divertissements qui manquent ; la grande salle claire et spacieuse où ils sont à l'abri va se transformer en chambre de jeux. Voici les jeux de loto et de patience — on en fait maintenant pour un prix modique, de très jolis, de très ingénieux, le loto zoologique par exemple — qui leur apprennent quelque chose en les amusant. Voici la boîte de constructions pour vos jeunes architectes; les cubes à images, l'album à colorier avec son étui de crayons multicolores, la boîte de vannerie, avec ses modèles; le ménage en fer blanc; la ferme et ses animaux, à vingt-cinq sous; les poupées de toute taille, de tout costume qui ne demandent qu'à être habillées, déshabillées, pouponnées, dorlotées, quand elles sont malades, etc. Voici encore les beaux livres avec ou sans images, les Revues, anciennes ou modernes, à l'usage de la jeunesse, *l'Odyssée*,

mise à la portée des enfants, *Gulliver*, *Robinson Crusoë*, les *Contes* de Perrault, les romans délicieux de Mme de Ségur ou de Jules Girardin, l'incomparable *Tartarin de Tarascon*, pour les plus grands. Les très grandes personnes causent, fument, lisent le journal, écoutent de la musique ou se livrent aux douceurs du bridge : c'est bien le moins que nos enfants prennent leur plaisir où ils le trouvent, à côté de nous.

Variez vous-même leurs plaisirs. Groupez-les tantôt tous ensemble autour d'un passe-temps commun dont chacun prendra sa part et qui exercera inégalement leur activité ; tantôt laissez-les choisir eux-mêmes, suivant la diversité des âges, des sexes, des caractères et des goûts, l'emploi de leur loisir renfermé qui leur sourira ou qui leur conviendra le mieux. Ayez confiance dans leur propre décision. Les enfants savent très bien choisir et reconnaître pour organiser leurs jeux celui d'entre eux qui a le plus d'invention, d'initiative ou d'expérience : ils se subordonnent à lui presque toujours avec une discipline con-

sentie; ils l'écoutent, dans leur intérêt même, avec déférence; il a sur eux l'ascendant que mérite son utilité. Leur petite troupe fait ainsi l'apprentissage de la vie en société, d'une vie fraternelle et joyeuse, qui se compose, comme toute vie, de concessions et d'égards réciproques, d'assistance mutuelle, de cordialité, de bonne humeur. La partie installée, le jeu en train, ne les dérangez pas, ne les régentez pas trop; bornez-vous à les surveiller du coin de l'œil et, à l'occasion, riez avec eux; faites doucement votre office silencieux de bon berger.

Ne poussez pas à s'abstraire et à s'isoler mais ne forcez pas non plus à quitter sa chère solitude, pour se mêler aux jeux plus bruyants de ses camarades, le petit liseur, le petit songeur, que vous voyez là, sur sa chaise basse, plongé dans un livre qui l'enchante et qui absorbe toute son attention. Je vous l'ai dit et vous l'avez remarqué du reste aussi bien que moi : les goûts, les caractères et les aptitudes se dessinent et se révèlent de très bonne heure chez les enfants. Rien ne fait éclore les dispo-

sitions naturelles comme un jour de pluie passé à la maison. Étudiez et observez cette végétation naissante; vous vous instruirez le premier dans la connaissance, si utile pour eux et pour vous, de vos chers petits.

Des enfants qui jouent dans une chambre ne peuvent pas, bien entendu, rester immobiles comme des piquets et muets comme des carpes : c'est une volière en mouvement. Mais donnez à vos enfants l'horreur du bruit, du tapage inutile et assourdissant. Des gamins même joyeux et animés n'ont pas besoin de se bousculer les uns les autres, de crier à tue-tête, de renverser les chaises et de faire trembler les vitres : le vacarme n'est jamais un divertissement. Il suffit, sans sévérité exagérée, sans gronderie revêche et criarde, de les ramener à l'ordre, à une paix relative et intermittente. Ils vous écouteront si vous ne faites pas la grosse voix : les voix les plus douces sont toujours les plus persuasives. Il y a une petite police du jeu, nécessaire même dans les maisons où l'on gâte le plus les enfants, que vous leur apprendrez à faire tout seuls, à

décréter et à observer de leur propre mouvement, sans comprimer leur jeunesse, sans glacer leur joie, sans être pour eux ni trop débonnaire ni intimidant. On peut être un très bon papa et n'être ni un soliveau avec lequel on se permet tout, ni un Croquemitaine qui ne souffre rien.

N'achetez pas à vos enfants, même si vous êtes très riche et si vos moyens, comme on dit, vous le permettent, des jouets trop chers et trop somptueux. C'est de l'argent inutilement gaspillé, du luxe perdu et vous n'êtes pas sûr de les étonner, de les amuser davantage avec un jouet de cinquante francs qu'avec un autre plus modeste et plus maniable, de quarante sous. L'idée de richesse n'ajoute rien au plaisir des enfants, et il n'est pas utile de la leur donner ainsi de trop bonne heure. La part d'illusion qui entre dans nos pauvres joies humaines est peut-être ce qui nous les rend, quelles qu'elles soient, plus douces et plus chères. C'est surtout ce plaisir d'illusion qu'il faut procurer à vos chers petits : cela peut s'obtenir sans frais, sans profusion, sans ma-

gnificence. Il en est de leurs jeux comme de leurs goûters : ils goûteront très bien, rapidement et suffisamment, avec du miel ou des confitures sur une tartine de pain; ils s'amuseront aussi bien, ils joueront aussi bien au chef de gare et au voyage avec un train de pacotille acheté dans un bazar et qu'ils mèneront un peu brusquement qu'avec un train de luxe qui marcherait à l'électricité, mais qu'on leur recommanderait de ne pas abîmer et dont le déraillement serait une catastrophe coûteuse. De même pour les livres et pour les poupées.

Le beau livre qui fait peur à leur pouce et qu'ils n'osent pas toucher n'est pas un livre pour les jours de pluie; la poupée qu'on admire, qui a de très belles robes, de très beaux chapeaux, n'est pas celle qu'une petite fille aime le plus : elle réserve quelquefois toute sa tendresse pour un bout de carton enveloppé d'un lambeau d'étoffe qu'elle appelle « sa fille » et qu'elle dorlotte passionnément entre ses bras. J'ai connu jadis, j'ai embrassé une de ces poupées qui s'appelait

Bérénice : j'ai été son grand-père, si j'ose dire, et son rebouteur; elle n'avait pas coûté les yeux de la tête; je ne suis pas sûr que sa tête eût encore ses deux yeux : on l'aimait tout de même. Le carton, le bois, le caoutchouc sont à la portée de toutes les bourses et en sûreté entre toutes mains.

Les jours de pluie — il faut essayer, en ce monde, de prendre le bon côté de tout — ont un autre avantage. Les parents apprennent à inventer ou à raconter des histoires et les enfants à les écouter. C'est la chose du monde la plus simple que de faire écouter les enfants, d'éveiller, de retenir et d'émouvoir leur attention; mais cela ne se fait pas tout seul, sans art et sans goût. Tout ce petit peuple est mobile et impressionnable; au bout du compte, ils ne sont pas si exigeants. On ne les rebute jamais, on peut les intéresser indéfiniment avec la même histoire, et ils la redemandent quand elle leur a plu : les hommes aussi. Seulement, il faut bien prendre garde, en les faisant repasser pour ainsi dire par les mêmes chemins, de ne pas oublier deux choses essen-

tielles : d'abord de ne rien omettre, de ne rien changer aux passages palpitants, à ceux que les enfants attendent et où ils veulent retrouver, chaque fois, toute leur émotion; puis de varier, en cours de route, l'accessoire, le détail, ce qui renouvelle la curiosité par une surprise qui est la broderie imprévue de la trame, noire ou bleue, de ce filet des contes où vous les voyez se prendre, avec de petits cris et de petits tressaillements, comme des oiseaux...

VII

A L'AUBERGE

VII

A L'AUBERGE

C'est une joie et une récompense pour des enfants sages que d'aller un beau matin déjeuner dans la petite auberge d'un bourg voisin de celui où ils passent leurs vacances. La route les a déjà ravis, sans les fatiguer, et ils ont gagné de l'appétit le long du chemin. L'auberge elle-même les amuse, comme tout ce qui les change.

Ses abords, sa vieille enseigne suspendue : *Au Fer d'Or*, *A l'Étoile*, *Au Cheval Blanc*, ou simplement la branche de houx accrochée au mur; puis son va-et-vient, sa physionomie, son air rustique et engageant, tout les attire

et leur agrée dans cette hôtellerie de campagne où ils se mettront à table tout à l'heure sans fausse délicatesse, sans cérémonie.

Vos enfants ne sont ni fiers, ni difficiles, j'en suis convaincu : il n'y a que les sots qui le soient; mais il est bon de leur donner de temps en temps une leçon d'égalité. C'est une école villageoise d'égalité que cette petite auberge, accueillante et sans prétention, où tout le monde, coude à coude, peut manger et boire, loger à pied ou à cheval, pour son argent. Des automobilistes cossus dont la grande machine est garée devant la porte ou dans la cour s'y rencontrent avec des voituriers du pays, en blouse bleue, qu'ils avaient dépassés bruyamment : ceux-ci leur indiquent le bon chemin et, en cas d'accident, de pneu crevé, leur rendent quelquefois d'autres services : les distances sociales, créées par la richesse, sont ainsi supprimées ou rapprochées par le besoin. On se retrouve tous ensemble avec une apparente fraternité, dans la grande cuisine où se prépare le déjeuner qui sera le même ou à peu près pour tous les arrivants.

Nos enfants, même à la campagne, ne vont pas ordinairement à la cuisine où ils n'ont d'ailleurs rien à faire. Ici la grande cuisine est l'antichambre de la salle à manger et quelquefois, dans les petits pays, c'est la même pièce, spacieuse et dallée, qui sert de cuisine et de restaurant : on s'attable à l'autre bout de la pièce, dans le voisinage des fourneaux en activité. Les enfants qui ont faim, ne s'étonnent pas et s'amusent plutôt de ce voisinage. Ils voient et ils regardent la vaste cheminée qui flambe, le fourneau qui ronfle, la broche qui tourne, la marmite qui bout, la longue table de noyer poli et luisant, coupée elle aussi en deux moitiés à peu près égales : l'une où l'on dresse le couvert; l'autre, chargée de la vaisselle de rechange, de la miche de pain, du dessert déjà disposé. Vous connaissez comme moi — et je n'ai pas besoin de vous le décrire — le menu très simple, mais abondant et succulent de ces déjeuners d'auberge... La cuisine de campagne, dans les endroits, nombreux chez nous, où l'on sait la faire, est odorante, savoureuse et saine : c'est la reine

des cuisines; elle éveille l'appétit, elle le mérite, elle le contente et elle ne fait pas de mal aux estomacs.

Il n'y a pas que le plaisir du changement dans cette joie de vos chers petits en train de déjeuner à l'auberge et de mordre, avec leurs dents de loup, dans le bon pain frais et croustillant; il y entre déjà un peu de philosophie et d'observation. Ils ont là sous les yeux un raccourci du monde rustique; des scènes familières de la vie de campagne, qui frappent leurs regards, se gravent dans leur jeune esprit, et qu'ils vous raconteront tout à l'heure, en revenant, si vous savez les interroger, sans leur faire subir pourtant d'interrogatoire, et sans les assujettir à un questionnaire qui les ennuierait. Chez l'un c'est la malice qui s'est aiguisée; il a été sensible à tel détail d'éducation ou de service, inaperçu par vous, plus blasé ou moins attentif; il a trouvé « drôle » une manière de nouer sa serviette, de manier sa fourchette et son couteau, de verser à boire; il lui vient une première idée, encore confuse, mais déjà réfléchie et avisée, des

différences de façons que les pays et les usages mettent entre les hommes. Chez un autre, c'est le sens artistique, qui s'éveille devant ce cadre rustique, familier et pittoresque, comme il se précisera au Louvre, devant une petite toile de David Téniers ou un tableau de Le Nain. Chez un autre, que je ne blâme point, c'est tout simplement la reconnaissance silencieuse de l'estomac; il se rappellera, comme un bon souvenir, les confitures, naturelles et délicieuses, qu'il a mangées. Laissez chacun d'eux recueillir à sa manière le bénéfice de cette halte à l'auberge, et vous raconter sans contrainte ses impressions. Vous verrez combien tout ce petit monde, qui n'a pas ses yeux dans sa poche, sa langue non plus, a déjà un certain sens de la vie, où apparaissent et se révèlent une disposition de nature, un tour d'esprit, un pli plus ou moins accusé du caractère en éclosion.

Après le déjeuner et avant de repartir, on visite l'auberge elle-même. On fait le tour, non pas du propriétaire, mais du passant curieux, dans la cour assez encombrée, dans

la chambre à four, dans les hangars, dans les écuries. On voit là tout un attirail, tout un matériel nouveau, dont chaque objet surprend et renseigne, apporte une notion ou suggère une idée à vos chers petits. Un collier, un harnais, accrochés au mur de l'écurie, une étrille, une mécanique de grosse voiture, un coffre à avoine, une mangeoire et un ratelier, sont pour eux autant d'images, qui ajoutent au petit bagage de leur connaissance, puisqu'elles précisent le sens des mots. Élevés dans des villes et dans des chambres, ils ne connaissent guère que le langage et la vie de société ; leur vocabulaire est assez choisi, mais restreint ; ils ignorent souvent les choses et les mots de la vie élémentaire qu'ils ont maintenant sous les yeux. Ils les apprennent par la vue et par le toucher : leur vie de petits citadins, c'est-à-dire de petits raffinés, délicats et mièvres, s'enrichit de cette autre vie, moins brillante mais plus laborieuse et plus matérielle, dont l'auberge est pleine et qu'elle leur représente à chaque pas.

Le petit garçon de l'aubergiste, qui court

avec eux dans sa maison, leur sert de guide et les instruit chemin faisant. Ils l'étonnent quelquefois, ils l'effarouchent et l'intimident d'abord un peu par leur air distingué, par leurs beaux habits, par leur politesse, et il n'ose pas tout de suite les tutoyer; mais la connaissance est bientôt faite et la familiarité bientôt venue entre gamins du même âge. Lui les émerveille par tout ce qu'il sait, par son entrain robuste de petit gars dégourdi, par sa hardiesse à s'approcher des chevaux, à écarter ou à siffler un chien, à remuer une brouette, une vraie brouette, qu'il déplace, même chargée, en un tour de main. Ils regardent, ils suivent tous ses mouvements, et ils cherchent à l'imiter; ils admirent sa force, son agilité, son adresse qu'il montre sans fierté à ces petits messieurs et à ces petites demoiselles, si différents de lui par certains aspects, si pareils au fond, outre l'innocente conformité des âges, puisqu'ils sont après tout de la même espèce. Ne craignez pas pour vos chers petits, comme certains parents trop vaniteux ou trop timorés, ces contacts avec les enfants, d'une ferme ou

d'une auberge, que le hasard les amène à fréquenter : ils n'y prendront pas une rusticité malséante; ils y dépouilleront bien des maladresses, des timidités et des ignorances, que leur éducation de luxe, renchérie et inquiète, leur a données.

Vous vous en apercevrez bientôt vous-même en les regardant agir et en les écoutant causer. On ne promène pas tous les jours des enfants bien élevés dans des châteaux, dans des musées, dans des villes célèbres, dans des paysages historiques. Il est très joli d'être un petit mondain, tiré à quatre épingles, qui a peur de déchirer son pantalon ou d'égratigner ses souliers jaunes; mais on risque de ressembler à une gravure de modes. Un simple déjeuner à l'auberge — sans conférence préparatoire ou subséquente — peut avoir, outre l'imprévu et le pittoresque, son agrément et son profit, comme vous voyez.

VIII

SUR LA ROUTE

VIII

SUR LA ROUTE

La route elle-même, la route blanche, où leurs petits pas s'impriment dans la poussière, amusera vos chers enfants et leur racontera quelque chose. Ce n'est pas seulement un chemin qui va d'un lieu à un autre; c'est une sorte de rouleau mouvant et vivant, sur lequel et autour duquel se découpent des silhouettes animées; c'est le ruban, allongé ou sinueux, qui serpente à travers la contrée; l'artère de la vie rustique et toujours active que vos enfants ont sous les yeux; c'est encore le fil du chapelet de visions et de souvenirs qui éveillent leur curiosité, se gravent dans

leur esprit et tout à l'heure, quand ils rentreront à Paris, se graveront dans leur mémoire. La rivière bleue, la route blanche, la voie ferrée; à l'horizon, la ligne souple et fuyante des collines; à droite et à gauche, la vallée avec ses jardins et ses champs; derrière et devant eux, les clochers pointus des petits villages : voilà le cadre d'un tableau qu'ils n'oublieront pas.

Et sur la route que de rencontres, dont chacune est pour eux une vignette, une leçon de choses! Ne manquez pas de les intéresser, sans prédication inutile et fastidieuse, à la vie des humbles; montrez-leur, sur la route, les échantillons et les aspects divers de la race, de la société humaine dans un coin de pays. Apprenez-leur surtout, pour les rendre plus sensibles et plus réfléchis, pour leur ouvrir à la fois le cœur et la raison, à ne rien dédaigner, à ne rien mépriser, de la condition et de la destinée des autres hommes, leurs semblables... Une bonne femme qui tricote en marchant, pour s'occuper, mène sa vache, son âne ou sa chèvre brouter l'herbe du bord de

la route. Le cantonnier faucarde et cure le fossé, casse des cailloux pour l'entretien de la chaussée, creuse ou nettoie les rigoles pour l'écoulement des eaux; le chemineau hâve, déguenillé, farouche quelquefois, chemine son bâton à la main, et porte au bout d'un échalas tout son bagage. C'est la fable éternelle du loup et du chien. Les bons gendarmes, défenseurs de l'ordre et de la propriété, Pandore et son brigadier, font sonner la route sèche sous les fers de leurs chevaux. Voici le cabriolet à deux roues, le tape-cul, bruyant et cahoté, qui emmène à leurs affaires le boucher, le boulanger, le fermier allant à la ville ou à la foire, le médecin de campagne; la longue carriole à bâche verte, du messager de village, du coquetier; des touristes, étrangers au pays, en excursion; des soldats qui reviennent des manœuvres, poudreux mais chantants, parce qu'ils sont au bout de leur étape et de leur service. Vos enfants ne regardent plus les automobiles; ils en ont trop vu! c'est toujours avec ces machines rapides, mais désagréables, le même vacarme, la même

poussière, la même fumée, la même odeur.

Les routes ne se ressemblent pas : chacune a sa physionomie, son caractère et son intérêt tout particuliers. Route nationale, route départementale, chemin de grande, de moyenne ou de petite communication, vous pourrez apprendre à vos enfants, sans leur faire un cours de topographie, sans être ni ingénieur, ni même conducteur des ponts et chaussées, la valeur et le sens de tous ces mots. Vous leur avez dit l'histoire d'une contrée, d'une rivière, d'un village, d'un grain de blé; pourquoi, tout en marchant, ne leur diriez-vous pas, de la même façon, familière et simple, l'histoire d'un chemin?

Dites-leur ce qu'il raconte lui-même, quand on le suit, pourquoi et comment on l'a fait, les services qu'il rend, la région qu'il parcourt, qu'il dessert et qu'il fertilise à sa manière, comme le ruisseau qui descend de la colline dans la plaine, alors que lui monte et grimpe du village pour aller aux vignes et aux bois. Ce petit sentier si modeste est une veine essentielle de la vie rurale. La grande

route, qui se continue d'un département à un autre à travers la France, aide à la circulation universelle, à la vie totale du pays; lui, ce petit sentier de rien du tout, perdu, anonyme, ne rend pas, avec son transit ignoré, de moindres services aux laboureurs, aux vignerons et aux forestiers, dont les pères l'ont tracé, il y a longtemps. Il est sans gloire, mais il n'est pas sans utilité; il ressemble ainsi aux existences villageoises. Il n'est pas non plus sans charme; il est caillouteux et inégal, si vous voulez; l'herbe y pousse et il a été raviné par les pluies; mais il court dans un pays riant, et il mène aux fraîches solitudes. S'il est mal entretenu par des riverains négligents, si le cantonnier ne l'épluche et ne le nivelle presque jamais, il est bordé de buissons où les mûres poussent, où les oiseaux chantent, où les lièvres gîtent; il décourage les automobiles et même les bicyclettes; c'est une compensation.

Des deux côtés de la route, grande ou petite, vos enfants auront sous les yeux les aspects divers, comme la vie elle-même, du

travail humain. Il n'y a pas ou presque pas de fainéants à la campagne; chacun ayant besoin de gagner sa vie s'emploie du matin au soir à en chercher les moyens. La moisson est finie maintenant; il ne reste plus dans les champs que d'énormes meules de paille, dressées de place en place et qui ressemblent à des huttes de sauvages; mais la vendange — une triste vendange, hélas! dans notre région — va bientôt commencer. Les villages de France, surtout au bord d'un cours d'eau, sont presque toujours entourés d'une ceinture de jardins. C'est là que le paysan, amoureux de la terre, vient prendre sa récréation : son jardin le repose, l'amuse et le nourrit; il y fait pousser des légumes, des fruits et même des fleurs; il y a creusé un puits ou installé une pompe; il y soigne quelquefois deux ou trois ruches d'abeilles et une cabane à lapins.

Ce jardin rustique et utile ne ressemble pas plus aux jardinets affreux des environs de Paris, avec leur grotte artificielle, leur boule centrale et leur jeu de tonneau obligatoire,

qu'un paysan ne ressemble à un rentier. Une haie vive ou une clôture à claire-voie le séparent du bord de la route. Laissez vos enfants jeter, en passant, un coup d'œil sur l'homme qui bêche ou qui arrose son coin de terre, qui cueille ses pommes, qui coupe sa chicorée ou ses poireaux. Dites-leur ce que ce bout de jardin en plein rapport, fleuri et fertile, représente de travail, de patience, d'ingéniosité; montrez-leur ce que la main et l'effort de l'homme industrieux ont mis de sa sueur et de son rêve, dans ce petit supplément de bien-être et de luxe qu'il s'est créé; apprenez-leur à distinguer les arbres et les plantes, à nommer les outils élémentaires de ce jardinier qu'ils voient à l'ouvrage.

Plus loin, une fumée blanche se répand et traîne sur la vallée : ce sont de bonnes femmes qui font brûler des tas de mauvaises herbes dont l'odeur forte vient jusqu'à vous, chassée par le vent. Plus loin encore, une autre fumée plus noire s'échappe de la longue cheminée de l'usine, tréfilerie ou scierie mécanique, qui apporte, elle aussi, son contingent de travail

et de salaires aux gens du pays ou à des ouvriers venus d'ailleurs mais qui se sont peu à peu naturalisés. Un autre chemin, la voie ferrée, qui longe assez souvent la grande route, amène régulièrement, tous les jours, ses convois de voyageurs et de marchandises. Vous avez observé comme moi que les enfants s'arrêtent presque toujours devant un train qui passe, pour le voir passer. Ce n'est pas un simple ébahissement, une badauderie ; c'est un autre mouvement de leur curiosité, de leur désir de savoir, devant cette machine à vapeur dont le mystère les étonne, devant ces inconnus qui voyagent, devant ces pièces de bois, ces blocs de pierre, ces muids et ces foudres de vins que le train charrie... Écoutez, recueillez et complétez, au besoin, leurs réflexions.

IX

LA DOUCEUR DE VIVRE

IX

LA DOUCEUR DE VIVRE

Promenés, amusés et même instruits, à l'occasion, mais librement et en plein air, pendant ces deux mois, vos chers enfants auront pris, avec vous et grâce à vous, de bonnes vacances. Sans se fatiguer et s'énerver inutilement, sans courir d'hôtel en hôtel et passer, de semaine en semaine, d'un pays à un autre, ce qui ne vaut rien, malgré le plaisir du voyage ou du changement, pour ces jeunes plantes, ils auront pris, presque sans bouger de place, un aperçu et une idée du vaste monde, dans le petit coin de pays que chaque jour leur rendra plus cher et plus familier.

Soyez sans inquiétude sur le résultat : il ne peut être qu'excellent et profitable; il le sera. Votre bon régime va produire ses fruits.

Vous avez donné à vos enfants le goût et le sens de la vie; pendant ces deux mois joyeux, qui ont passé si vite, ils ont connu et respiré la douceur de vivre. Ils ont bien le temps, au fur et à mesure qu'ils croîtront en âge, de connaître tout le sérieux, les tâches, les soucis et les tristesses de l'existence; que leur enfance soit au moins, derrière eux, comme un îlot fleuri dont le souvenir les enchantera plus tard, dans les jours mauvais... La bonne Nature qu'ils ont appris à regarder a ouvert et déployé devant eux son livre à images : la campagne qu'ils ont parcourue du matin au soir a été leur initiatrice et leur amie. Chaque journée était pour eux un événement. La maison même et le jardin, qu'ils vont quitter, ont fait avec eux un échange : ils y laissent un peu de leur âme et ils en emportent quelque chose. Tout ce qu'ils ont vu de leurs yeux frais, mobiles, émerveillés, s'est imprimé sans effort et sans peine, dans leur jeune esprit. Le grand air, les

bonnes parties, les bons goûters, les bons sommeils, les ont fortifiés et développés : ils se portent bien. Quand un enfant se porte bien, on dit chez nous qu'il est rustique; vos chers petits sont devenus plus rustiques et plus vigoureux. Et non seulement ils ont gagné, physiquement, en force, en agilité, en endurance, mais, dans leur commerce journalier avec les gens et les choses de la campagne, vous les avez vus prendre une imagination et une sensibilité plus riches et plus vraies, une intelligence plus réfléchie, une personnalité plus robuste : leur cerveau a mûri au soleil comme une grappe bien exposée.

Tous les sourires du ciel et de la terre les ont égayés. Les choses elles-mêmes leur ont raconté, mieux que des livres, le poème des saisons, le travail humain, l'histoire quotidienne, à la fois invariable et mouvante, de la vie aux champs. A travers champs et à travers bois, au milieu des prés, le long des routes, ils ont goûté, ils ont senti le charme des heures : la grâce inexprimable du soleil levant; la douceur plus pénétrante, plus triste

aussi, mais dont la mélancolie effleurait à peine leur âme légère, de la nuit tombante; les jeux rustiques et divins de l'ombre et de la lumière; la fuite agile des nuages; la fraîcheur du vent qui passe; l'averse brusque, qui les faisait rire en les arrosant; la musique de la rivière et des peupliers; la joie de partir en excursion, à la découverte, celle de rentrer, un peu las, et de se mettre à table ou d'aller dormir avec plus d'appétit. Croyez-vous, papas et mamans trop soucieux de régenter et d'endoctriner vos enfants, que tout cela ne soit pas le plus attrayant et le plus complet des régimes et des programmes d'éducation; ne vaille pas mieux, à beaucoup près, que le système néfaste des devoirs et des exercices de vacances, qui prolongent cruellement pour vos chers petits la vie d'école, de contrainte et de réclusion? Prenez deux enfants et soumettez-les à chacune de ces deux méthodes, si différentes : vous verrez au bout de deux mois la différence du résultat.

Rappelez-vous le mot de notre Montaigne, qui s'y connaissait : « Je ne veux pas qu'on

emprisonne ce garçon... » Lui qui ne voulait pas d'emprisonnement, même au cours de la vie scolaire, qu'aurait-il dit des vacances sédentaires, internées et assujetties? Ce petit garçon, cette petite fille, qui ont poussé librement en pleine terre, pendant deux mois, inspirés, conseillés, fortifiés par la campagne et par la nature, vous les ramènerez à Paris, où ils ne sont pas pressés de revenir, guéris à tout jamais, pour toute leur vie, de la sotte idée d'être un petit monsieur et une petite demoiselle, distingués et dégoûtés, c'est-à-dire un pantin et une poupée. La nature, qui n'est ni façonnière ni minaudière, leur a donné l'amour du naturel; la campagne, sans leur faire prendre des habitudes trop campagnardes, au mauvais sens du mot, les a corrigés de toutes les fausses délicatesses, de toutes les fausses élégances, de toutes les mièveries, niaises et artificielles, qui ôtent à l'enfance son charme naïf, pour ne lui donner, sous ce qu'on appelait, autrefois, les belles manières, qu'un vernis léger et insignifiant.

Si je faisais ici — Dieu m'en préserve! —

un cours de morale et de pédagogie dogmatiques, j'insisterais, laissant de côté le plaisir des yeux et toute la riante pâture offerte par la campagne à l'imagination et à la rêverie de vos chers petits, sur l'utilité, pour la formation de leur caractère futur, de la vie champêtre. Je demanderais (contre mon habitude) des preuves et des exemples à plusieurs lettres, trop bienveillantes, mais documentaires, que m'ont adressées pendant ces vacances d'aimables correspondants. Vous y verriez tout ce que le contact journalier avec la vie humble peut avoir de bons effets sur l'humeur, la sociabilité, la conduite, le langage, en un mot l'apprentissage de la vie réelle pour nos petits. Je livre ce sujet à vos réflexions qui s'accorderont avec les miennes, j'en suis convaincu.

Il est facile, sans philosopher à perte de vue comme ceux qui n'ont rien à dire de précis, de s'en rendre compte. La vie moderne, notre vie à tous dans les villes d'à présent, où l'air est rare, où les arbres manquent, où les maisons ne manquent pas assez, où le mouvement

est si intense et le bourdonnement humain si insupportable, est devenue de plus en plus nerveuse, fébrile et surexcitée. Nos enfants souffrent les premiers de cette existence à l'américaine, si contraire à l'instinct, à l'équilibre, à la raison — et à la santé. Les bonnes vacances, telles que je les conçois et que je viens d'essayer de les définir, en les ramenant à la vie paisible et salubre de la campagne, sont une cure excellente de simplicité, d'hygiène rustique, non seulement pour des organismes appauvris, mais pour de jeunes cerveaux et de jeunes âmes débilités par tous nos raffinements, et détraqués ou, si le mot vous semble trop fort, fatigués par toute notre trépidation.

Une fois à la campagne, vos enfants quittent leurs beaux habits, leurs « affutiaux » pour prendre le chapeau de paille large et commun, la blouse de toile à ceinture de cuir, le bâton qui leur sert de canne, les gros souliers. Laissez-les de même, franchement, changer d'idées, de sentiments et de manières d'être; prendre des façons plus

rudes et plus dégagées; parler, sans excès, un langage moins surveillé; laissez-les même se sauver au bout du jardin, quand il vous viendra des visites, pour ne pas interrompre leurs jeux, pour ne rien perdre de leur chère indépendance, et ne passez pas toute la journée l'inspection de leurs mains et de leurs habits. Ne m'accusez pas de prêcher à vos chers petits le sans-gêne et le débraillement; je vous conseille seulement, à vous et à eux, l'oubli et le mépris, pendant deux mois, de toutes les tyrannies, de toutes les servitudes, qui gâtent si souvent, pour l'enfant et pour l'homme lui-même, la douceur de vivre...

DEUXIÈME PARTIE

EN FAMILLE

LES PÈRES ET LES FILS

I

LA FAMILLE MODERNE

I

LA FAMILLE MODERNE

Mon cher ami,

Je vous remercie de la confiance dont vous m'honorez. Vous me demandez des conseils — ce sont les termes mêmes de votre lettre — « sur l'éducation de votre fils et sur la manière de vous conduire avec lui pour entrer plus avant dans son amitié ». Vous vous adressez à ce que vous voulez bien appeler mon expérience et ma sagesse; vous vous les exagérez l'une et l'autre, mais elles sont à votre entière disposition.

Votre grand garçon vient de terminer avec succès de bonnes études. C'est à vous

qu'il doit d'avoir pu les faire. Grâce à vous encore, il porte un nom que vous avez rendu honorable : c'est déjà une première fortune ; vous lui en avez gagné une autre dans les affaires : il n'aura pas besoin de peiner, comme tant d'autres, pour « gagner sa vie »; il pourra suivre la carrière de son goût et de son choix. Vous ne me demandez pas de l'éclairer et de le guider dans le choix de cette carrière ; vous avez raison : je ne saurais vous répondre là-dessus ou je me bornerais à vous dire, pour toute réponse, de le laisser choisir lui-même et se déterminer librement ; il ne faut presque jamais contrarier la vocation, c'est-à-dire refouler ou paralyser les aptitudes des jeunes gens. Vous me demandez plutôt de vous aider à bien connaître votre fils, de l'aider lui-même à vous mieux connaître, de préciser pour vous deux, en vieux pédagogue accoutumé professionnellement à ces choses, la nature des rapports qui doivent exister entre les pères et les fils pour établir entre eux cette intimité douce et sûre, cette collaboration charmante qui, dans une famille unie,

doivent faire la joie des vieux et assurer, jour par jour, l'avenir des jeunes. Votre fils n'est plus un enfant, et il va devenir un homme; vous voulez devenir vous-même, maintenant que le collège vous l'a rendu, le compagnon de ses années de jeunesse et d'éclosion, son maître d'apprentissage de la vie, l'attacher à vous par ce lien cher et solide, et vous me demandez, un peu trop alarmé, je crois, par cette tâche, par cette responsabilité nouvelle : « Comment m'y prendre? »

Il n'y a rien de plus facile, mon cher ami. Rassurez-vous : je ne veux pas vous adresser un traité en forme; je serais d'ailleurs incapable de l'écrire et il n'y aurait rien de plus inutile et de plus ennuyeux. Je ne vous ressasserai pas davantage les idées si justes, si fines et si ingénieuses de notre Montaigne, dans son chapitre sur l'*Institution des enfants* à Mme Diane de Foix, comtesse de Gurzon (*Essais*, I, 25), ou dans celui de l'*Amour paternel* (II, 8) : vous les connaissez aussi bien que moi; je me contenterai de vous faire part, sans pédantisme, de ce que la vie elle-

même m'a enseigné; j'effleurerai avec vous, à la volée, sous forme de lettres familières, les chapitres principaux d'un beau livre que je n'écrirai pas et qui pourrait avoir pour titre : Du charme et du bienfait mutuel d'une sage pratique d'amitié entre un père et un fils. Si vous êtes content de moi, vous me direz merci, en me donnant une poignée de main; si je vous fâche de temps en temps, comme il arrive fatalement aux moralistes qui disent la vérité, vous vous rappellerez que c'est vous-même qui m'avez demandé une consultation.

Et d'abord, mon cher ami, êtes-vous sûr de bien connaître votre enfant? — Certes, me dites-vous. — Je n'ai pas tout à fait votre certitude. Je suis, vous le savez, un vieux régent qui aime bien son métier et qui croit l'avoir fait honorablement; je me suis souvent aperçu, au cours d'une carrière déjà longue, qu'un bon maître connaissait mieux le caractère et l'esprit d'un jeune homme confié à ses soins que le père de famille lui-même, tantôt aveugle, tantôt distrait et tantôt léger. La

plupart des pères de famille, surtout dans la famille d'aujourd'hui, se trompent sur leurs enfants : ils les connaissent peu, les connaissent mal ou même les ignorent; ils ne les ont regardés qu'en passant; ils n'ont pas eu le temps ou n'ont pas pris la peine de les écouter; ils se sont fait sur eux, sans réflexion, des idées fausses, incomplètes, des jugements préconçus et, le cas échéant, devant de brusques révélations, ils sont étonnés et irrités de leurs méprises; ils s'en prennent alors à leurs enfants de s'être trompés. Les mères — il y en a beaucoup de très bonnes — sont plus clairvoyantes, mais la plupart sont faibles : elles pèchent par excès de tendresse et d'indulgence; on leur fait tout accepter, tout excuser, en les embrassant.

Presque toujours, n'en doutez pas, nos enfants nous connaissent mieux que nous ne les connaissons. La raison en est simple. Ils nous ont étudiés et observés pendant leur enfance; ils nous ont vu agir; ils nous ont écoutés silencieusement; ils ont fait, à notre insu et sans nous en rien dire, leurs petites

réflexions. Tandis que nous fermions les yeux sur l'éveil latent de leur personnalité, sur la formation mystérieuse et taciturne de leur caractère, de leur esprit, de leur expérience naissante, ils ouvraient, eux, des yeux tout grands ou jetaient, à la dérobée, un regard aigu, quelquefois malin ou inquiet, sur notre existence; nous nous révélions à eux constamment beaucoup plus qu'ils ne se révélaient à nous. Nous les croyions, à côté de nous, plongés dans leurs jeux ou enfouis dans leur thème; ils levaient le nez et ils prêtaient l'oreille, non pas pour nous épier sournoisement, mais pour s'instruire sur notre compte et quelquefois à nos dépens. Il ne leur échappait pas que nous n'avions pas tous les jours le même caractère, la même humeur, les mêmes idées; ils savaient aussi bien que nous, sinon mieux que nous, notre fort et notre faible; ils s'expliquaient ou ils cherchaient à s'expliquer le secret de nos silences, de nos effusions, de nos joies, de nos contrariétés, de notre air épanoui ou renfrogné. Un lent et sourd travail de méditation, de compa-

raison, se fait dans ces petites cervelles que nous avons le tort de supposer futiles, inattentives ou évaporées; une végétation insoupçonnée pousse obscurément sous cette eau dormante....

Commencez donc, mon cher ami — et dépêchez-vous — par faire la connaissance de votre fils et faites-vous connaître à lui sous votre jour véritable, dans la pleine franchise, dans la secrète et profonde intimité de votre nature. Ce sera une joie et peut-être une découverte pour vous deux. Ne craignez pas de lui montrer et de lui prouver toute votre tendresse, de mériter ainsi et de conquérir toute la sienne. Traitez-le hardiment en homme, non pas en homme de votre âge, bien entendu, mais en homme du sien, qui est encore sur le seuil de cette vie dont vous avez déjà fait le tour, dont vous connaissez du moins les rues principales, les carrefours et les impasses. Apprenez à lire en lui et encouragez-le à lire en vous; comblez tout de suite, autant que cela est possible, la distance, supprimez le malentendu qu'il y a toujours entre

deux générations. Vous êtes disposé à croire que votre fils vous ressemble ou qu'il va vous ressembler; il sait bien, lui, qu'il ne vous ressemble pas, qu'il sera différent de vous. Rien de plus naturel, avouez-le moi, et rien de plus légitime. En dépit de la théorie de l'hérédité, chacun de nous a son tempérament propre, sa nature, ses facultés, son caractère. Vous ne ressemblez nullement à votre père, que j'ai connu. Pourquoi voulez-vous que votre fils vous ressemble et vous répète, ajuste ou plie sa nature à la vôtre, se façonne et se modèle sur vous en toute occasion, sente comme vous, pense comme vous, parle comme vous?

Vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre cette diversité; vous êtes trop bon pour ne pas l'admettre; vous aimez trop tendrement votre cher garçon pour le contraindre et l'asservir en quoi que ce soit. Soyez tranquille : plus il aura et prendra, chaque jour, de confiance en vous; moins il aura peur de votre autorité, de votre sévérité paternelle; plus il sera touché de votre accueil, de votre

accent, de votre affection; plus, en vous comparant à d'autres pères, il verra en vous le tuteur et le pilote souriant de sa jeunesse et plus, dès vos premiers entretiens, vous le sentirez avec vous, vous vous sentirez avec lui en accord, en intimité.

II

LE RESPECT ET L'AMITIÉ

II

LE RESPECT ET L'AMITIÉ

Mon cher ami,

On dit que le respect s'en va. N'en croyez rien, c'est un vilain bruit que font courir les enfants qui ne veulent plus avoir de respect et les pères qui ne savent plus en obtenir ou en exiger. Celui qu'on obtient vaut d'ailleurs toujours mieux que celui qu'on exige : il est plus franc, plus tendre et plus profond.

Le respect à l'ancienne mode rendait les fils immobiles, silencieux et figés devant les pères. Ils ne les tutoyaient pas, leur parlaient à peine, n'avaient ni l'habitude, ni l'envie de les em-

brasser, et n'étaient guère embrassés par eux que de loin en loin, aux anniversaires. Nous avons changé tout cela et nous avons bien fait : il n'y a plus que quelques Burgraves qui tiennent encore à ce protocole désuet, à ces formes archaïques et surannées; la plupart des pères d'aujourd'hui ne disent plus : Monsieur, à leur fils et préfèrent l'appeler familièrement par son petit nom. L'autorité paternelle n'y a rien perdu ; la vie familiale y a gagné quelque chose de plus cordial, de plus chaud, et de plus doux.

Vous avez été, vous êtes encore, mon cher ami, un père très bon et très tendre ; mais, votre fils a vécu un peu loin de vous, nécessairement, pendant ses années de collège ; maintenant qu'il l'a quitté, qu'il sera moins souvent hors de la maison, vous vous sentez plus près de lui et vous voulez vous rapprocher encore davantage. On dirait que vous avez peur de le laisser échapper. Vous mettez une sorte de coquetterie et peut-être d'amour-propre inconscient à le traiter en homme; vous vous rajeunissez un peu trop en vous

croyant son contemporain; vous avez la crainte instinctive et affectueuse d'être pour lui un père trop distant. Prenez garde d'aller trop loin dans l'excès contraire.

A vrai dire — et j'en ai vu quelques-uns autour de moi — ces pères modernes et ultra-modernes ne me disent rien. Il a beau y en avoir un assez grand nombre dans le monde des affaires, de la finance et de la politique; je n'aime pas beaucoup la camaraderie entre les pères et les fils; je ne la comprends pas très bien; je ne crois pas qu'elle produise toujours de bons effets. Un père, même très jeune, n'est jamais, ne peut jamais être le camarade de son fils; il y a entre eux, qu'il le veuille ou non, trop de différences.

Le monde a bien changé autour d'eux en vingt-cinq ans, pour prendre la moyenne ordinaire de leurs âges respectifs : ils n'ont ni les mêmes idées ni les mêmes goûts, ni la même manière de concevoir la vie. L'un, le père, a déjà des habitudes, une expérience, une philosophie, un caractère fait, un jugement qu'il croit bon, et, par suite, un certain nombre

de préjugés dont il lui est difficile de se défaire : il y tient quelquefois d'autant plus qu'il ne sait pas au juste pourquoi il les a. L'autre, le fils, a une âme plus neuve, un esprit plus libre et plus dégagé, une volonté plus hardie, disons si vous voulez et pour vous faire plaisir, plus présomptueuse ; il ressemble à un jeune arbre qui pousse dans le sol ses premières racines et dans le ciel ses premiers feuillages... Les filles sont peut-être plus près de leurs mères, et encore je n'en suis pas bien sûr. Il y a des camarades de collège, des camarades d'école, d'atelier, de régiment. Si un père de famille venait me dire, d'un air joyeux : « Mon fils et moi nous sommes deux bons camarades », je n'hésiterais pas à lui répondre : « Tant pis pour vous ; vous vous rajeunissez trop ou il va vieillir, dans votre ombre, prématurément. »

Vous ne serez pas non plus, mon cher ami, un mentor éternel et sempiternel pour votre cher garçon. Le Mentor de Télémaque est un sermonneur prolixe et ennuyeux : la bonne Minerve, aux yeux couleur de mer, dans la

divine *Odyssée*, est bien autrement vivante et utile. Elle ne rabâche pas, elle agit : elle est la conseillère et la bonne fée du sage Ulysse; elle l'encourage, lui donne des idées et, à l'occasion, elle le protège : les pères qui jouent le rôle de mentors sont désastreux et inutiles. Il y a, dans notre français familier, un joli emploi du verbe « bassiner », que vous connaissez comme moi et que j'ose recommander à vos réflexions. Vous voyez d'ici ce que je veux dire : un réchaud de cuivre poli au bout d'un long manche... On s'en servait beaucoup autrefois; on ne s'en sert plus guère aujourd'hui, même en province. On bassinait, on bassinait, de long en large, au risque de brûler les draps. Les jeunes gens d'aujourd'hui aiment à coucher dans des draps plus frais : ce n'est pas moi qui le leur reprocherai.

La meilleure manière de perdre l'oreille et de casser la tête d'un fils, même respectueux, est de lui corner aux oreilles et de lui entonner dans la cervelle, tous les jours, un tas de maximes, de préceptes, d'aphorismes, de commandements, qui au double tort d'être solen-

nels et antiques joignent encore celui d'être inefficaces. Il vous laisse dire, distraitement, et il ne vous écoute pas. Comment voulez-vous qu'il vous écoute? Toute sa jeunesse lui chante et lui bout dans la tête; toute la vie fermente en lui et autour de lui. Il a vingt ans, ce garçon; il n'en a pas encore cinquante ou soixante. Oh! soyez tranquille : il les aura, mais laissez-lui le temps de les avoir. Quand ils sont tout petits, on peut empêcher les enfants de jouer avec le feu et avec les allumettes; plus tard, quand ils sont adolescents et adultes, n'allez pas leur parler en « pompier » pendant leurs flambées.

On peut et on doit les prendre d'une autre façon. Sans leur demander tous leurs secrets — ils en ont déjà, qu'ils gardent soigneusement et qu'ils ne laissent guère transpirer — sans essayer de les surprendre par ruse ou de les arracher par contrainte, ce qui n'aboutirait, croyez-moi, qu'à les rendre plus fermés et plus méfiants, obtenez d'eux, par la franchise de vos entretiens, par la douceur persuasive de votre amitié, qu'ils ne vous taisent

et ne vous cachent rien d'essentiel ; qu'ils vous parlent, qu'ils s'ouvrent à vous librement et hardiment, de leurs idées, de leurs rêves, de leur avenir. Soyez toujours prêt à les écouter et allez vous-même au-devant de leurs confidences. Attendez et choisissez l'heure qui vous semblera la plus favorable ; ne les rebutez pas, ne les effarouchez pas, avant de les avoir entendus, par un front barré, un regard sévère ou inquiet, une voix bourrue. Ne craignez pas d'entrer, non pas en opposition sourde ou violente, mais en discussion avec eux.

Vous avez tous les droits et tous les titres, ils le savent bien, à leur parler de la vie, qu'ils ne connaissent pas encore ; ne les contraignez pas à ne la regarder et à ne la voir que par vos yeux et avec vos lunettes, qui ne leur vont pas. Sans vous prévaloir de votre autorité, qui sera d'autant plus forte qu'elle sera moins impérieuse, sans vous targuer de votre expérience, qui aura d'autant plus de chances de leur servir que vous ne la leur donnerez pas pour infaillible, raisonnez avec eux en conseiller bienveillant et en ami. Ne montez pas

en chaire et ne rendez pas d'oracles. La bienveillance n'est pas de la complaisance; la douceur n'est pas de la mollesse; il n'y a que les sots et les maladroits qui les confondent. La mesure est difficile à garder, je le reconnais : tous les caractères ne sont pas commodes, toutes les âmes ne sont pas maniables ; il y a, aujourd'hui surtout, des enfants gâtés, indociles et volontaires, qui se cabrent au plus léger avertissement et regimbent à la moindre observation. Mais l'amitié paternelle et l'amour filial, aidés par le tact, l'intelligence et la réflexion, sont assez puissants pour empêcher les chocs, prévenir les froissements, éviter ou dissiper les malentendus. J'entends les pires, ceux qui dégénèrent en hostilité; il y en a toujours de petits et d'inévitables, j'allais dire de nécessaires, qui ne comptent pas...

III

L'ABSENCE

III

L'ABSENCE

Mon cher ami,

Vous voulez rapprocher de vous votre cher garçon : commencez par l'éloigner un peu. Ne vous étonnez pas; ne me croyez pas ironique ou paradoxal : c'est la vérité toute pure. Je m'appuie sur mes souvenirs lointains, sur mes impressions d'écolier, du temps que j'étais interne dans un petit lycée de province...

On a trop médit de l'internat d'autrefois. Il avait sans doute ses défauts, mais il avait par contre deux qualités : il développait chez les enfants le sentiment de la camaraderie, c'est-à-dire au fond de la loyauté, et l'amour de la

famille. L'internat était comme une longue traversée de dix mois, à peine coupée par de petits congés, hors du pays natal et de la maison paternelle. On pensait à eux toute l'année; on y revenait avec transport pendant la bonne escale des grandes vacances. Je ne veux pas dire qu'on eût moins aimé les siens, à vivre journellement avec eux — les externes étaient certainement d'aussi bons fils que nous — mais on les regrettait davantage; on souffrait de leur absence et cette petite nostalgie ajoutait quelque chose à l'affection. La privation d'un bien dont on ne peut se passer rend toujours la possession plus chère et la jouissance plus délicieuse; la patrie, la liberté, la famille, mordent le cœur des bannis, des captifs et des exilés.

Laissez donc, mon cher ami, et envoyez même votre grand garçon se promener, « se définager » un peu hors de chez lui, en Allemagne ou en Angleterre. Je n'ai pas à vous parler ici de l'utilité des voyages pour les jeunes gens; nous ne traitons que des rapports entre les pères et les fils : la question est assez

vaste et assez intéressante pour nous suffire. Voilà votre cher garçon hors du nid paternel et à l'étranger. Il vous écrira souvent; vous lui répondrez. Vous ne le perdrez pas de vue, au contraire; vous le sentirez peut-être plus voisin de vous que s'il habitait sous le même toit; sans l'astreindre à une correspondance journalière, sans le condamner à vous rendre compte minutieusement et ennuyeusement de ce qu'il voit, de ce qu'il fait, de ce qu'il dépense, demandez-lui de tenir pour vous et de vous envoyer une ou deux fois par semaine un petit journal, intime et familier, de sa vie, de ses impressions.

Cette correspondance nouera bientôt entre vous deux un lien nouveau et constant dont vous sentirez l'un et l'autre toute la force. Vous savez la petite secousse que donne toujours une lettre de parents ou d'amis, qui nous arrive à l'étranger. Le timbre même de notre pays, le cachet de la poste parisienne ou provinciale du bureau de départ, la chère écriture que l'on reconnaît sur l'enveloppe avant de l'ouvrir : tout cela est une première

évocation, qui fait battre le cœur une minute et qui mouille déjà les yeux... La lettre ouverte, on la lit, et, si j'ose dire, on la déguste, avec une sorte d'attendrissement; on la relit le soir, avant de se coucher, pour renouveler l'air de sa chambre et de son âme. Ne me croyez pas maintenant trop sensible; je hais la sensiblerie, mais je hais encore plus la sécheresse; je sais que vous avez le cœur très bon, votre fils aussi; ce n'est, bien entendu, qu'aux pères et aux fils comme vous que s'adressent mes petites réflexions.

Durant le voyage de votre jeune pèlerin, que vous suivrez, j'en suis sûr, du cœur et des yeux, ses lettres vous aideront à le mieux connaître, à le mieux aimer et à l'aimer mieux, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

J'aime les moralistes, comme vous savez, et je me suis beaucoup instruit, sinon amélioré à les lire. Rappelez-vous ce que dit notre La Rochefoucauld en parlant de l'amour : « L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu ».

L'amour paternel ressemble par là aux autres amours : un fils qui nous manque pour quelque temps tient une grande place dans la maison vide. Les lettres qu'il vous écrira, en vous rendant un peu de sa présence, vous apprendront combien il vous serait difficile de vous passer de lui. — Je le sais, me dites-vous. — On ne sait jamais assez ces choses-là. Et puis, croyez-moi, mon cher ami, les lettres sont encore plus révélatrices que les entretiens, les lettres intimes et abandonnées, naturellement : les autres ne comptent pas, ne signifient rien.

Vous ne connaissez pas encore, il s'en faut de beaucoup, les idées, les sentiments et le caractère de votre fils. Vous avez eu, en somme, peu d'occasions d'entrer en rapports avec lui directement et en tête à tête. Chacune de ses lettres sera un tête à tête entre vous et lui. Écrire, c'est parler tout haut. Vous l'entendrez vous parler tout haut dans la chambre d'hôtel ou dans la pension de famille d'où il vous écrira. Son isolement lui aura donné une conscience plus nette de son exis-

tence individuelle et indépendante; d'autre part, à se sentir loin de vous et provisoirement déraciné, il aura pris conscience également de toutes les racines qui l'attachent à vous et aux siens. Vous l'entendrez juger ce qui l'entoure plus librement et plus hardiment peut-être qu'il n'avait coutume par timidité, par inattention ou par déférence, de le faire à la maison; vous vous ferez ainsi une idée de son jugement, dans ses premiers contacts avec les hommes et avec la vie. Vous connaîtrez mieux, puisqu'il ne craindra pas de vous le dire, en vous parlant d'étrangers, ce qui l'attire et ce qui le repousse, ses sympathies, ses antipathies, ses goûts, ses préférences, sa nature enfin.

Vos lettres auront pour lui le même effet, le même bienfait. Un fils, même tendre et respectueux, n'écoute pas toujours son père, ou il ne l'écoute que d'une oreille; l'autre est assez souvent occupée ailleurs ou distraite par d'autres voix. Le petit chuchotement d'une lettre paternelle et affectueuse que l'on vient d'ouvrir a plus de chances d'être écouté

jusqu'au bout; il a quelque chose de plus discrètement persuasif; il emprunte aux circonstances mêmes, à l'éloignement, au rappel et au désir du *home*, je ne sais quelle autorité qui manque parfois aux entretiens.

Vous savez déjà, mon cher ami, combien vous aimez votre fils, et il sait, de son côté, combien il vous aime. Il le saura mieux, ce grand garçon, qui est déjà ou qui va être un homme, en lisant votre lettre venue de France, non pas parce que vous le lui direz — les effusions vaines ne servent à rien — mais parce que, sans le lui dire, vous le lui laisserez deviner. Cette tendresse cachée qui percera dans chaque ligne, même sous vos conseils, il en sentira la chaleur, la sûreté, la délicatesse. Cette maison qu'il a quittée, pour y revenir, et que sa jeunesse, impatiente et curieuse, a paru quitter, au moment du départ, sans trop de regret, vous la lui rendrez plus douce et plus nécessaire. Vous agirez sur sa sensibilité d'une manière d'autant plus vive que vous ne prodiguerez pas les démonstrations; vous prendrez sur lui, à son insu et au vôtre, une

influence d'autant plus forte qu'elle s'imposera moins. Il verra qu'il a en vous, qu'il aura toujours en vous, à travers la vie, le témoin affectueux, l'ami et le tuteur fidèle dont il a besoin.

Son voyage fini, après sa première exploration autour du vaste monde, vous ne serez pas seulement heureux l'un et l'autre, mon cher ami, de vous être rejoints. Vous vous sentirez, n'en doutez pas, plus soudés et plus chers l'un à l'autre. Vous aurez fait tous les deux la même expérience; vous vous serez rendu, tous les deux, un compte plus exact de la place que vous tenez réciproquement dans votre vie, de vos droits et de vos devoirs respectifs, de la ressemblance ou de la différence de vos deux natures : vous aurez préludé à votre harmonie...

IV

L'INDÉPENDANCE

IV

L'INDÉPENDANCE

Mon cher ami,

Les pères s'alarment et s'offusquent assez souvent de l'indépendance de leur fils. C'est pourtant la chose du monde la plus naturelle, la plus légitime; mais, parmi ces pères trop impérieux, les uns ont été élevés à l'ancienne mode et ne se rendent pas compte de la différence des temps; les autres ne se souviennent plus de leurs premiers soubresauts et de leur fougue juvénile, un peu amortie. Leur état d'esprit est assez bizarre : ils sont enchantés que leur fils devienne un homme, à l'égard

des autres, mais eux-mêmes le traitent encore en petit garçon. Il y a des mères encore plus étranges. Elles sont ravies et presque fières que leur grand fils soit ce qu'on appelle un mauvais sujet, mais elles voudraient, ce qui est aussi maternel que contradictoire, le tenir, comme on disait jadis, sous leurs jupes et le garder toujours à la maison. C'est bien difficile.

Il faut en prendre notre parti. La monarchie absolue, l'autocratie, n'est guère plus possible aujourd'hui dans la famille que dans l'État. Ce n'est pas moi qui médirai de l'ancienne éducation : elle avait, dans son austérité même, quelque chose de rude et de bienfaisant qui nous manque et que je regrette quelquefois; nous péchons plutôt aujourd'hui par l'excès contraire. Mais on ne remonte pas le cours du temps; nous avons maintenant d'autres idées, d'autres usages; on ne prépare pas l'avenir en se bornant à geindre sur le passé. Comment voulez-vous que, dans notre temps d'aviation, un jeune garçon qui sent pousser ses ailes ne regarde pas en l'air et ne prenne pas d'assez

bonne heure un vol plus hardi? Il brûle d'échapper à la contrainte; tout ce qui s'oppose à sa jeune indépendance, tout ce qui arrête, gêne ou limite son essor lui paraît vexatoire et suranné... Je n'ai pas besoin d'insister là-dessus et je vous épargne des banalités inutiles : vous me comprenez suffisamment. Nous vivons aujourd'hui, pères et fils, sous un régime de liberté qui a d'ailleurs ses agréments et ses avantages. Voici un grand garçon qui va être électeur demain ou après : la loi lui donne, politiquement, une parcelle de souveraineté; il aura le même droit que son père à s'approcher, comme dirait M. Joseph Prudhomme, « des urnes électorales », et il pourra voter, — cela se voit, — dans un autre sens que monsieur son père. Lui donnerez-vous, lui imposerez-vous, dans la vie privée, des lisières que sa vie civique ne connaît plus? Ce serait absurde et contradictoire.

Je sais, mon cher ami, que l'indépendance de votre cher et grand garçon ne vous effraie pas : vous avez raison. Cette indépendance que vous aurez toujours le droit et le moyen

de surveiller et même de restreindre, jusqu'à un certain âge, si vous avez su prendre et garder sur lui une autorité qu'il sera le premier à trouver légitime et bienfaisante, ne sera jamais de la révolte et de l'anarchie. Je n'aime pas beaucoup, à vous dire vrai, ce que l'on nous rapporte, en brodant un peu je le suppose, de l'éducation des garçons à l'américaine. Je ne conçois pas très bien qu'un gamin de douze ou quinze ans, fût-il anglo-saxon, ait déjà des habitudes de liberté et de sans-gêne illimitées; que de faux petits hommes sans barbe, à moins qu'elle ne pousse là-bas plus vite que chez nous, aillent, viennent, entrent, sortent, s'absentent, demeurent, amènent chez eux des étrangers, donnent des ordres, parlent haut, tapent les portes, se découvrent à peine devant leurs parents et les personnes âgées, soient brusques, fiers, égoïstes et incivils, sans être repris par leur père, et sans qu'il les mouche (permettez-moi cette familiarité) de temps en temps. C'est peut-être excellent dans le monde des affaires, quand on a pour unique ambition de vendre le plus tôt possible,

le plus cher possible, du café, du lard ou du pétrole; ce doit être affreux et intolérable dans la vie de famille; un petit bourgeois de France, poli, gentil et bien élevé, ne prendra jamais pour modèles ces vilains bonshommes.

Mais il ne faut pas non plus le tenir en tutelle; raccourcir les rênes et le morigéner perpétuellement, lui dire, du matin au soir, à propos de tout : « D'où viens-tu, où vas-tu, as-tu mis tes gants, brossé ton chapeau, pris ton parapluie? » Mon Dieu : s'il vient à pleuvoir et s'il est un peu mouillé, il le verra bien; il n'en mourra pas. Il ne faut pas lui dire davantage — et la tendresse des mères, si doucement inquiète, est parfois trop indiscrète ou trop alarmée : « A quoi penses-tu? Tu ne dis rien; tu as quelque chose! » Il ne pense peut-être à rien du tout : il en a le droit. S'il ne dit rien, c'est qu'il n'a rien à dire, ou qu'il se parle à lui-même. S'il a quelque chose, comme vous dites, il ne sait pas encore au juste ce que c'est : c'est sans doute la vie qui travaille en lui obscurément, c'est une petite fermentation intérieure, celle des idées,

des sentiments et des rêves, qui commence ou s'achève en lui, dans son cerveau encore tout frais, dans son âme toute neuve, à votre insu et au sien.

Laissez-le dans son coin et dans sa chambre, sans venir l'y assiéger, l'y déranger et l'y tracasser éternellement; respectez un peu son silence et sa solitude; n'avez-vous pas vous-mêmes vos heures de recueillement, de méditation et de souci où vous n'aimez pas à être troublé? Ne violez pas, avec une curiosité agressive ou un zèle maladroit, l'asile un peu sauvage de ses pensées... Vous êtes inquiet, me dites-vous, de ce mutisme dont vous ignorez la cause, de cette eau qui dort et sur laquelle vous vous penchez pour en voir le fond. Laissez-la dormir : ce fond, qui vous intrigue et vous attire, vous le verrez bien, pourvu qu'elle soit limpide. Ne l'agitez pas : elle n'est pas stagnante et sournoise; elle est tranquille. N'y jetez pas à tour de bras votre filet. Une petite fleur de sentiment ou de rêve va peut-être éclore au bord de ce beau lac, muet et profond, de la vingtième année;

la fauvette des roseaux y chantera tout à l'heure sa chanson. Promenez-vous, sans faire trop de bruit, autour de cette jeunesse dont vous avez la garde, mais qui a besoin de s'appartenir. Laissez-la se recueillir, s'interroger, se connaître et ensuite s'épanouir librement, sans la tourmenter.

Les pères et les mères de famille qui redoutent et qui tracassent mal à propos l'indépendance de leurs fils finissent, croyez-moi, par l'exaspérer. Elle est très susceptible et très irritable. Aristote (pardon, mais on cite aujourd'hui tant d'imbéciles qui font des discours qu'on peut bien citer Aristote, par exception) disait qu'à vingt ans on n'a pas encore été humilié par la vie et que c'est ce qui rend la jeunesse si entreprenante et si présomptueuse. L'indépendance précoce de votre fils se limitera et s'assagira elle-même, si vous prenez garde de ne pas l'entraver trop rudement. Les jeunes chevaux mal attelés, blessés par le mors, le collier et les brancards, prennent le mors aux dents ou reculent, se mettent à ruer et cassent tout : un poulain

qui a du sang et qui sort du pré ne se laisse pas bâter et sangler comme un âne. Vous le savez aussi bien que moi, mon cher ami, mais un certain nombre de pères de famille, même à notre époque, ne le savent pas ou ne le savent plus et l'ont oublié. Quelques-uns, — j'en ai vu, j'en vois encore, — se fâchent quand on le leur rappelle et ne veulent pas être avertis. Tant pis pour eux! Ils se croient très sûrs de leur fouet, de leurs doubles guides, de leur mécanique; mais le fouet tombe ou se brise, les rênes échappent, la mécanique se rompt et, à un tournant de route, on fait une jolie culbute dans le fossé....

V

LES AMIS

V

LES AMIS

Mon cher ami,

Votre grand garçon n'a pas de meilleur ami que vous; il le sait bien, mais comme vous ne lui suffisez pas, il a envie et besoin d'en avoir d'autres. Aidez-le à les choisir, aidez-le ensuite à les conserver.

Laissez-le d'abord les choisir lui-même. Fiez-vous à sa droiture naturelle, à ses bons instincts, à sa clairvoyance. Élevé comme il l'a été, il a déjà du discernement; regardez et laissez se faire en lui, sans le contrarier mal à propos, le jeu naturel des affinités électives, de la sympathie. Voulez-vous que nous philo-

sophions un peu? Oh! pas beaucoup. La sympathie et l'antipathie sont deux phénomènes d'électricité sentimentale ou, si vous aimez mieux, deux révélations, deux avertissements de notre instinct. La sympathie est comme une aimantation secrète qui nous attire vers quelqu'un; l'antipathie est une répugnance ou une aversion qui nous en détourne. Elles ont l'une et l'autre des raisons cachées qui nous échappent presque toujours et qu'il nous serait difficile de démêler; c'est là un des nombreux mystères de l'inconscient; elles n'en ont pas moins une force subtile, qui agit en nous, dans l'arrière-fond de notre âme, et dont nous sentons les effets. Ce qui nous plaît, sans que nous sachions exactement pourquoi, nous invite et nous appelle; ce qui nous déplaît nous heurte et nous repousse; il suffit quelquefois de très peu de chose, d'un timbre de voix, d'un geste, d'une parole, d'une démarche, d'une expression de physionomie, d'un regard, pour nous décider. La sympathie et l'antipathie, avant le choix réfléchi ou l'intérêt, préludent souvent, dès l'origine, à nos relations.

Elles nous trompent parfois, évidemment, et votre fils pourra se tromper, comme tout le monde. Instruit par la vie, mûri et formé par l'expérience plus qu'il ne peut l'être; rendu, non pas plus méfiant (la méfiance continuelle est toujours dupe et ne sert à rien), mais plus averti des hommes et des choses, vous aiderez sagement votre cher garçon à voir clair dans ses préférences et à redresser lui-même ses erreurs ou à se confirmer dans ses choix. Ne lui imposez pas les vôtres, sans discussion, sous prétexte que vous avez plus de lumières : il y entre, je le veux bien, plus de réflexion; il entre par contre dans les siens plus de candeur — et une âme naïve n'est pas nécessairement une âme sotte — plus de spontanéité, plus d'élan. Il sait mieux que vous ce qui lui plaît et lui convient. Se convenir l'un à l'autre, s'ajuster et se pénétrer insensiblement, n'est-ce pas la définition même de l'amitié? « Je l'aimais, dit le bon Montaigne, en nous parlant de son ami, parce que c'était lui et parce que c'était moi. » On n'a jamais rien dit sur l'amitié de plus simple et de plus profond.

Que les amis de votre fils soient aussi les vôtres. Ne craignez pas, mon cher ami, de les recevoir, de les attirer chez vous, de les accueillir dans votre maison, à votre foyer. Les étrangers, par ignorance ou par prévention, à moins que ce ne soit par jalousie, nous reprochent d'ignorer, en France, la vie de famille, la douceur du *home*. Quelle erreur ! Il n'y a pas, je crois, de foyer plus chaud et plus tendre que la famille française ; il n'y en a pas de plus intime, de moins envahi ; on ne connaît nulle part mieux qu'en France le charme d'être chez soi, entre soi, avec tous les siens ; nulle part on ne se prête, on ne se livre, on ne s'ouvre moins aux étrangers. Nous sommes hospitaliers et accueillants, mais nous sommes jaloux de notre chère intimité : nous la protégeons.

Les amis de votre cher garçon ne seront plus pour vous des étrangers, puisqu'ils seront ses amis et que cette qualité, qui est un titre, les fera entrer par une sorte d'adoption dans votre famille. Je m'en rapporte à vous : vous n'êtes ni un étourdi, ni un aveugle ; vous pren-

drez vos précautions et vous ouvrirez les yeux ; vous saurez ou vous verrez bien vite à qui vous avez affaire. Votre fils vous a parlé de ses amis : il vous aura dit ce qu'il en sait et ce qu'il en pense ; vous en aurez entendu parler par d'autres encore ; vous les entendrez vous-même, vous les écouterez, vous jugerez de leur caractère, de leur éducation, de leurs habitudes. « La familiarité est l'apprentissage des esprits » : vous prendrez d'eux, à table, en promenade, dans les entretiens, une connaissance familière qui vous éclairera, jour par jour et de mieux en mieux. Rien ne vous empêchera de connaître aussi leurs familles. Deux familles dont les enfants sont amis ne peuvent être indifférentes ou inconnues l'une à l'autre : il y a entre elles un lien, un prêt mutuel d'affection, un échange de responsabilités, de soins, d'égards, qui les rapproche et qui même les attache, comme il est d'usage et de règle entre honnêtes gens.

Cette amitié, cette confiance, que vous témoignerez spontanément aux amis de votre fils fera plaisir à lui-même et fera plaisir

aussi à ces jeunes gens. Votre fils en sera touché, comme d'une marque d'estime et de tendresse ; il vous sera reconnaissant d'avoir foi en lui, d'approuver son choix, d'ouvrir votre maison aux compagnons de sa jeunesse, de contribuer et de vous associer vous-même au plaisir qu'il trouve dans la société de ses amis. Ces jeunes gens, bien élevés, comme votre fils, vous sauront gré, de leur côté, de votre amitié presque paternelle, de vos prévenances, de vos attentions ; ils auront pour vous les sentiments que vous aurez pour eux. Sûrs de votre bon accueil, de votre cordialité, de votre délicatesse, ils vous verront sans embarras et vous parleront sans contrainte. Vous serez pour eux, à l'occasion, un bon conseiller, un tuteur *in partibus*, dont ils auront longuement éprouvé la bienveillance, la sagesse, la franchise et dont ils prendront les avis. Vous aurez sous les yeux toute une jeunesse qui s'élèvera ensemble, grandira ensemble et que vous verrez grandir d'année en année. Cela vous rajeunira un peu. L'art de vieillir — et il y en a un — consiste précisément, en grande partie, à

aimer chez les autres la jeunesse que l'on n'a plus.

Et ce ne sera pas sans profit pour vous, mon cher ami. Croyez-vous que votre fils et ses amis n'aient rien à vous apprendre? Détrompez-vous. On apprend à tout âge, même au nôtre; nous sommes des écoliers toute notre vie et nous faisons même des écoles jusqu'à la fin. Ces jeunes gens, qui n'auront pas peur de vous, vous feront la leçon, à leur manière : ils vous apprendront sur eux, sur leur temps, qui n'est pas tout à fait le vôtre, sur les jeunes générations, qui ne ressemblent pas absolument à celles que vous avez connues, bien des choses que vous ignorez, parce que vous avez derrière vous un long passé, qui vous détourne quelquefois du présent et qu'ils ont devant eux un long avenir. Vous vieillirez plus gaiement auprès de cette jeune forêt bruissante. Ils vous rendront le cerveau moins étroit, le sang plus frais, l'âme ouverte, les yeux contents; ils rendront votre arrière-saison moins seule, moins mélancolique, votre sagesse elle-même, si vous êtes devenu sage, moins ennuyeuse et

moins attristée. Ce sera tout bénéfice, comme vous voyez.

Vous aurez encore un autre sujet de satisfaction. Vous vous direz, à cette approche du dernier soir, où l'on commence à s'entretenir gravement avec soi-même, que ces amitiés qu'il vous aura été doux de voir se serrer autour de votre enfant, seront pour lui, plus tard, une joie, une force et une consolation dans la vie; qu'il pourra ainsi plus aisément se souvenir de vous, se passer de vous... J'ai fait là-dessus, jadis, une petite chanson que je me chante encore à moi-même de temps en temps. Je vous la dirai un de ces soirs, quand nous serons nous deux, rien que nous deux...

VI

LES IDÉES

VI

LES IDÉES

Mon cher ami,

Vous voulez bien donner à votre cher garçon beaucoup d'indépendance; mais « vous vous étonnez, vous vous affligez même, me dites-vous, que ses idées essentielles ne soient pas toujours les vôtres ». Raisonnons un peu. L'essentiel est que votre grand garçon ait déjà des idées qui lui soient propres, qu'elles viennent de lui sans que personne les lui souffle ou les lui impose et qu'il sache à peu près comment elles lui sont venues, pourquoi il les a. Le seul fait d'avoir des idées qui lui appartiennent et qui l'intéressent mettra

entre lui et la plupart de ses jeunes contemporains une première différence qui sera tout à son avantage. Quant à la ressemblance, à la concordance absolue, sur tous les points, de ses idées et des vôtres, c'est une autre affaire.

Nous avons tous un certain tour d'esprit qui ne dépend pas seulement de notre nature, de nos organes, de la forme et de la constitution de notre cerveau, mais qui vient aussi de nos expériences personnelles, du milieu où nous avons été élevés, des influences diverses que nous avons subies. Je vous l'ai dit et je vous demande la permission de vous le répéter : ce qui fait les amitiés les plus solides entre les pères et les fils, c'est moins encore la ressemblance des idées et même des caractères que celle des sentiments. Vous à qui je parle, mon cher ami, êtes-vous le même, avez-vous les mêmes idées qu'il y a vingt ans? Avez-vous gardé, sans en perdre et sans en modifier une seule, les mêmes opinions sur les hommes et sur les choses? N'êtes-vous jamais en désaccord et en contradiction avec vous-même? N'avez-vous pas maintes fois

changé d'idées et de langage, au cours du temps, d'année en année, de mois en mois, j'allais presque dire d'heure en heure? Vous seriez, en ce cas, un homme unique, invariable et absurde, que vous n'êtes point. Les idées changent d'une génération à une autre et, dans le même homme, de saison en saison. On n'est ni une girouette, ni un pantin, parce qu'on cherche, toute sa vie, à s'orienter dans le sens du vrai : c'est précisément pour cela que l'on est au monde.

Vous vous plaignez que votre cher garçon soit brusque et tranchant. Je n'aime pas beaucoup qu'on soit tranchant, mais il ne me déplaît pas qu'on soit un peu brusque, à son âge : les meilleurs d'entre nous ont commencé par là et quelques-uns ont persévéré. Voudriez-vous que votre fils fût timide, indécis et flasque? Je ne le pense pas. Il est vif, primesautier et absolu, comme tous les jeunes gens qui ont du sang dans les veines et dont le sang ne fait qu'un tour. Il tient à ses idées, quand il les croit bonnes; il ne les abandonne pas, au premier choc, comme un déserteur

qui jette ses armes à la première alerte. Vous avez été ainsi, rappelez-vous, à un âge que vous n'avez plus. Je m'en souviens, sans vous en faire de reproche : vous n'étiez pas commode à manier. Depuis, vous avez mis de l'eau dans votre vin : vous êtes moins entier, moins catégorique, moins cassant. — Vous voyez que je ne vous mâche pas vos vérités. Laissez boire à votre cher garçon le vin tout pur de sa jeunesse, en attendant qu'il le trempe, à son tour, comme vous avez fait, qu'il revienne lui-même, averti par l'âge et par l'expérience, de ses partis pris, qu'il corrige ses erreurs, qu'il assouplisse et fasse fléchir son intransigeance.

Qu'entendez-vous par ces « idées essentielles » dont vous me parlez? Ceci, je crois. Entre la vingtième et la trentième année, au moment où l'homme vrai que nous allons être s'annonce, s'ébauche, se précise et s'achève en nous, un certain nombre de questions, politiques, sociales et religieuses, se présentent à un jeune esprit ouvert et libre. Il ne les a pas toutes éclaircies; il y en a de si complexes

et de si obscures qu'elles nous occupent et nous tourmentent, jusqu'à la fin; mais il en raisonne et il les discute avec lui-même. Il en raisonnera aussi avec vous. Écoutez-le. Ne craignez pas les discussions, ne les fuyez pas. Aux silences mous et lâches, qui ont l'air d'assoupir les différends, mais qui, en réalité, amènent et creusent, si je puis dire, les malentendus, préférez la libre controverse, oui, libre et hardie, entre un père et un fils qui cherchent et qui tiennent à s'expliquer.

Le respect que votre fils a pour vous n'y perdra rien; votre intimité y gagnera en franchise, en douceur, en sécurité. Ce qui fait presque toujours la divergence de nos opinions, c'est que nous regardons le même pays de deux fenêtres différentes. Mettez-vous à la fenêtre de votre fils et lui à la vôtre : vous élargirez tous les deux votre horizon. Regardez ce qui se passe tous les jours autour de vous. Nous avons vu, nous voyons encore, vous et moi, les idées religieuses, politiques et sociales d'une famille changer des pères aux fils, sans que l'amour paternel et filial en

subisse la moindre atteinte : il est assez fort pour résister aux discussions, quand elles gardent le ton et la mesure qu'elles gardent toujours entre gens qui veulent vivre ensemble et qui s'aiment bien. Vous connaissez, comme moi, sans citer personne, des pères d'opinions très modérées, dont les fils et les gendres ont des opinions bien plus hardies, bien plus avancées — ou inversement. Cela ne les empêche pas de s'entendre on ne peut mieux, de faire, comme on dit, très bon ménage. Chacun y met du sien, naturellement : sans cela il n'y aurait pas de société possible; mais, le débat épuisé, chacun, sans étonner ni blesser autrui, reste fidèle à son opinion ou à sa croyance.

Daignez me croire, mon cher ami : je suis un idéaliste ou, si vous aimez mieux, un optimiste convaincu et persévérant, comme vous savez; la vie, si amère qu'elle soit à certains jours, m'a encore fortifié dans cette philosophie sereine et bienveillante dont je n'ai pas honte : nous entrons et nous entrerons de plus en plus dans une société meilleure. Elle sera

toujours imparfaite, puisqu'elle se composera d'êtres humains, mais elle deviendra plus tolérante, plus fraternelle et plus pacifique. Les familles sont la première image des sociétés. Les pères et les fils d'aujourd'hui ont des devoirs et des droits réciproques qu'ils sentent, je crois, et qu'ils comprennent de mieux en mieux. L'indépendance des jugements, la liberté des esprits, celle des consciences, sont de plus en plus respectées, dans la famille française. Il n'y a plus de droit d'aînesse, on ne contraint plus les filles à entrer en religion pour se débarrasser d'elles; on n'obtient plus de lettre de cachet contre un fils qu'un père violent et tyrannique veut punir et mater trop rudement. Les pères et les fils peuvent s'entretenir affectueusement, même de ce qui les sépare, au lieu d'être, comme autrefois, il n'y a pas encore bien longtemps, l'un, le père, un maître absolu et impérieux, qui n'admettait même pas la contradiction, l'autre, le fils, un sujet obéissant ou résigné, qui devait accepter toutes les contraintes. La famille française, j'en suis convaincu, est plus unie, plus heu-

reuse et plus joyeuse qu'elle ne l'était au temps passé....

Laissez donc votre cher garçon avoir ses idées et ne vous alarmez pas trop si elles sont quelquefois en insurrection contre les vôtres. Ce jeune insurgé vous aime bien, même quand il ne vous écoute pas, et vous l'aimez peut-être un peu plus, sans vous en douter ou sans le lui dire, quand vous voyez croître et se dresser en face de vous la jeunesse loyale, fière et ardente qui est en lui....

VII

DANS LE MONDE

VII

DANS LE MONDE

Mon cher ami,

Nous connaissons vous et moi des pères et des fils qui vont chacun de leur côté. On dirait qu'ils sont gênés, les uns et les autres, de se montrer ensemble : on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes maisons. Nous en connaissons aussi qui ont des sentiments et des usages tout différents : le père est ravi de sortir avec son fils, et de le mener dans les maisons où il fréquente; il est fier de produire son grand garçon et de se parer pour ainsi dire de sa jeunesse; le fils, sans avoir une

bride au cou, n'est pas ennuyé de se montrer avec son père et d'entrer dans un salon, non pas derrière lui, comme Thomas Diafoirus, mais auprès de lui. D'où vient cela?

La coquetterie n'est pas un défaut réservé aux femmes. On dit qu'il y a des femmes encore jeunes, mais sur la limite de la maturité et plus femmes que mères, qui n'aiment pas trop à se montrer avec une fille déjà grande, de peur d'accuser leur âge et de se défraîchir imprudemment. Elles ont bien tort et une femme d'esprit ne prend jamais cette précaution inutile. Il y a de même des pères coquets qui ne veulent pas avouer de très grands garçons : ils ont l'air de craindre que leurs fils ne les « défassent », comme on disait autrefois, c'est-à-dire ne les vieillissent prématurément aux yeux du monde ou, quand ils les emmènent avec eux, ces grands garçons ont une mine de petits garçons. — « Baiserai-je, papa? — Baisez, Thomas. » On a bien le droit de baiser tout seul, lorsqu'on a vingt ans.

Vous aimez le monde, mon cher ami, sans

y aller pourtant tous les soirs; votre fils l'aime aussi et vous y allez volontiers ensemble. Vous avez dix fois raison. Soyez son introducteur et son guide; engagez-le, apprenez-lui à savoir causer : c'est un art qui se perd et un plaisir qui s'en va. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne causent plus guère; ils n'osent pas, ne veulent pas, ne savent pas et quelques-uns, trop dégoûtés, ne daignent pas; ces freluquets sont revenus de tout, sans être allés nulle part, et méprisent la société des honnêtes gens. Où passent-ils leurs soirées? Je n'en sais rien et je n'ai pas envie d'y aller voir; mais ils prétendent, pour leur emprunter leur langage, qu'ils se « rasent » quand ils vont dans le monde ou restent chez eux. Votre fils, je le sais, a d'autres idées. Il a des sœurs, qui ont des amies. Elevé dans un milieu aimable et sain, franc et simple, sans être trop libre, sans être non plus rigide et collet-monté, il se plaît dans la société des femmes. Encouragez-le et apprenez-lui, car tout s'apprend, à causer avec elles : avec les vieilles dames, qui sont des trésors de sagesse, pour apprendre

la vie, avec les jeunes femmes, pour la comprendre, avec les jeunes filles pour la deviner... Laissez-le, écoutez-le causer librement, sans couvrir sa voix de la vôtre et sans vous mêler indiscrètement à ses propos. Surveillez un peu, du coin de l'œil et en ouvrant l'oreille de temps en temps, son apprentissage, mais ne mettez pas toujours votre fauteuil et votre personne entre le monde et lui.

Les femmes — les vieilles dames, les jeunes mamans, les jeunes filles, celles surtout qui ne savent rien — lui apprendront bien des choses. Les femmes sont en général meilleures que nous, sauf, bien entendu, celles qui sont pires. De celles-là que Dieu sauve ou que le diable préserve votre cher garçon s'il tombe par hasard sur une de ces coquines — mais c'est là un sujet brûlant et hardi, que nous traiterons une autre fois. — Il n'y a rien de plus aimable qu'une jolie fille française, simple, avenante, spirituelle, coquette juste assez, dans la mesure où il faut l'être pour chercher à plaire, sans y tâcher, fine, éveillée, silencieuse, pleine de bonne grâce, d'atten-

tions prévenantes, de façons gentilles, qui sait répondre quand on lui parle et qui vous regarde avec des yeux frais où il y a souvent plus de malice qu'on ne croit. Les freluquets, qui sont des nigauds, les méprisent et les ignorent; ils ne les soupçonnent même pas et elles se moquent d'eux; ils en parlent d'une manière blessante et hardie et il faut quelquefois les corriger : ce qu'ils disent n'a d'ailleurs aucune importance. Ces jeunes filles, les amies de ses sœurs et d'autres encore, seront pour votre garçon la plus naturelle et la plus agréable des sociétés. Vous ne songez pas encore à le marier, vous avez bien le temps, et vous êtes d'avis, en quoi je vous approuve, qu'il choisisse celle qu'il prendra. Pour bien choisir, il n'est pas mauvais qu'il regarde lui-même, qu'il compare, qu'il se détermine ensuite, quand son cœur et sa raison l'auront conseillé.

Le monde où l'on s'ennuie est le pire des étouffoirs; le monde où l'on s'amuse, sans compter que l'on ne s'y amuse pas tous les jours, est un vilain endroit et quelquefois un

mauvais lieu; mais le monde où l'on se plaît entre gens qui se ressemblent et qui se sont assemblés à cause de cela, est la meilleure école pour des jeunes gens... Je viens de relire pour vous, mon cher ami, les *Conseils à un jeune homme*, de Vauvenargues (je les ai sous les yeux en vous écrivant); c'est un petit livre que personne ne lit plus, mais qui est plein de délicatesse. Relisez vous-même le second chapitre : *Sur ce que les femmes appellent un homme aimable* : vous y noterez cette petite réflexion : « Gardez-vous de prendre pour le monde ce petit cercle de gens insolents qui comptent eux-mêmes pour rien le reste des hommes et n'en sont pas moins méprisés ». Ce n'est pas, je le sais, dans un monde, dans un cercle comme celui-là que vous conduirez votre grand garçon. Aidez-le, en le présentant, en l'accompagnant dans votre monde, à devenir sous vos yeux un homme vraiment aimable, ce qu'on appelait autrefois un garçon gentil. Entrer, sortir, s'asseoir, se lever, cela n'est encore rien; ce qu'on nomme les belles manières n'est souvent qu'un vernis superfi-

ciel, plus ou moins brillant, qui ne prouve pas grand'chose; mais la vraie politesse, la simplicité, le naturel, l'art des nuances, la bonne grâce, la distinction aisée, ce n'est pas seulement un don de nature, c'est une science, légère si vous voulez, mais charmante et utile, dont personne ne peut se passer dans le commerce du monde et dont le monde instruira tous les jours votre cher garçon.

Elle lui servira toute sa vie. Elle le rendra un galant homme et dans notre temps de démocratie mal élevée ce n'est pas une qualité si répandue. Un autre vous dira : « Tout cela est puéril et suranné; mettez tout de suite votre fils aux affaires; il n'y a, en ce monde de réalités, qu'une science pratique, celle des intérêts, qu'un art indispensable, celui d'arriver ». N'en croyez rien. Ce sont les arrivistes brutaux ou les parvenus insolents qui parlent ainsi. Le monde, heureusement, n'est pas composé que de ces espèces. Le monde reconnaît toujours ceux qu'il a formés autrement : il les accueille et les recherche, sans les confisquer; il ne nuit ni à leur travail

quand ils sont laborieux, ni à leur esprit, quand ils en ont, ni à leur indépendance et à leur dignité, quand ils ont du caractère. Il en fait des hommes de bonne compagnie. Vous avez mené votre fils au collège pour y faire ses études ; le moment est venu pour vous, mon cher ami, de le mener avec vous dans le monde ou de le laisser y aller sans vous, pour y faire, comme je vous ai dit, son apprentissage.

VIII

LES GOÛTS ET LES PLAISIRS

VIII

LES GOÛTS ET LES PLAISIRS

Mon cher ami,

S'il est naturel et légitime que les fils aient d'autres idées que leurs pères, il ne l'est pas moins qu'ils aient d'autres goûts et qu'ils prennent d'autres distractions. Comme les idées, les goûts changent, les plaisirs aussi, d'un homme à un autre, d'une génération à une autre ; ce qui nous intéresse et nous amuse n'amusera peut-être pas nos enfants. Ainsi va le monde ! Vous me dites, par exemple, que votre cher garçon n'aime pas la lecture et le théâtre autant que vous les aimiez à son âge, et que vous les aimez encore aujourd'hui.

Vous lui trouvez en revanche pour la musique et pour les beaux-arts un goût très vif et très averti que vous n'aviez pas au même degré. Je ne vais pas m'embarquer dans le détail et la discussion de tout cela ; je n'en ai ni la place ni le temps ; laissez-moi seulement vous proposer quelques réflexions.

Vous vous étonnez, vous vous fâchez presque que votre fils n'aime pas la lecture autant que vous. Ce n'est pas tout à fait sa faute. C'est un peu la faute de l'Université, qui l'a nourri, et de la manière dont elle l'a fait travailler. Personne n'aime plus que moi l'Université et n'a mieux essayé, je crois, de la bien servir ; je lui rends très volontiers justice ; je rends hommage à ses qualités et même à ses vertus ; je n'aime pas autant — et j'ai le droit de le dire — toutes ses méthodes. La nouvelle pédagogie me fait assez souvent regretter l'ancienne : j'ai pu les éprouver et les comparer toutes les deux. On apprend aujourd'hui trop de choses à un enfant et on les lui apprend toutes à la fois. On lui bourre l'esprit et la mémoire d'une foule de connais-

sance hâtives, qui s'entassent et se brouillent dans les cerveaux les mieux faits dont les cases sont encombrées; on ne distingue pas assez entre le miel et la cire; on met de tout, pêle-mêle, dans ces tendres alvéoles que l'on remplit comme des magasins et des entrepôts. Un cerveau d'enfant ne doit ressembler ni à un grenier ni même à une armoire; la surcharge et l'entassement ne peuvent amener que la confusion, la fatigue et le dégoût. Dès le collège, les jeunes gens perdent le goût et l'habitude de la lecture... Les maîtres de jadis avaient une méthode toute différente. Nous sommes encore quatre ou cinq pédants de l'ancienne roche, pas beaucoup plus, qui sommes restés fidèles aux anciens usages; j'entends dire, et je m'en réjouis, que de jeunes maîtres, fort intelligents, sont en train de les rajeunir, en les restaurant.

Autrefois, mon cher ami, au lieu de courber la jeunesse sur une tâche ingrate et stérile, de la surmener par les exercices les plus divers, de la contraindre, sous prétexte de la préparer aux examens, à l'emmagasinement et au

bourrage, on lui ouvrait, librement et joyeusement, des horizons plus larges. On lui mettait en mains de beaux livres, dès la première année des humanités, c'est-à-dire dès la classe de troisième; on lui disait : « Prends et lis. Aime le beau, goûte-le et va le chercher aux sources pures. » On lisait avec elle ces beaux livres et on lui apprenait à les lire. Plus d'une classe, et ce n'était ni les moins joyeuses, ni les moins fécondes, se passait ainsi en bonnes lectures. Je m'en souviens comme d'hier, vous pouvez vous en souvenir aussi, et je suis toujours reconnaissant du plaisir que l'on m'a donné, du service que l'on m'a rendu.

Qu'arrivait-il? C'est que l'enfant et le jeune homme, mis en goût de lire dès le collège, gardaient pour ainsi dire l'appétit ouvert et continuaient de lire, à travers la vie, aux heures de relâche et de loisir. Les journaux et les revues, rapidement feuilletés, ne leur suffisaient pas; ils prenaient plaisir à former et à enrichir eux-mêmes leur bibliothèque. Ceux qui n'avaient pas de livres chez eux en cherchaient et en trouvaient ailleurs; les cabinets de lecture,

même en province, jusque dans les petites sous-préfectures, étaient plus achalandés et mieux approvisionnés qu'aujourd'hui... Vous me direz qu'on courait moins que maintenant, qu'on était moins souvent hors de chez soi, qu'on allait moins en automobile et à bicyclette. Peut-être. Mais, surtout, on avait l'esprit plus ouvert, plus curieux et plus éveillé; le livre était un compagnon et un ami que l'on pratiquait plus assidûment.

On lisait donc plus, dès le collège, on lisait plus aussi, dans la famille et entre soi, à la lumière de la lampe et à la chaleur du foyer. Cette habitude des lectures du soir, des lectures pour tous, qui était si bonne pour de jeunes esprits, s'est beaucoup perdue. Rappelez-vous ce que nous dit Lamartine dans ses *Confidences* : « Mon père tient un livre dans sa main. Il lit à haute voix... Moi, le visage tourné vers mon père et le bras appuyé sur un de ses genoux, je bois chaque parole, je devance chaque récit, je dévore le livre dont les pages se déroulent trop lentement au gré de mon impatiente imagination. »

L'ancienne éducation travaillait ainsi de concert avec l'ancienne pédagogie. L'une et l'autre donnaient aux enfants le goût de ce plaisir solide et délicat que l'on trouve dans une lecture intéressante et que rien, je crois, ne peut remplacer. Après cette double initiation, le livre, avec ou sans images, devenait et restait, pour l'enfant dont le cœur et l'intelligence lui devaient leur premier éveil, leurs premiers émois, un aliment préféré, indispensable, une récréation joyeuse, une société charmante. Cela ne l'empêchait pas de courir les champs et les bois, de s'amuser, comme un autre, aux jeux de son âge, de se plaire même aux exercices violents; mais la sève de la pensée montait en lui saison par saison; la rêverie silencieuse faisait de lui, le temps venu, un homme sérieux et méditatif, enrichi de la meilleure substance des êtres pensants, qui avaient pensé pour lui, avant lui; sa mémoire était pleine de belles choses qui avaient profité à son entendement; son imagination, quand il en avait, s'était envolée dans les grands espaces, au-dessus du terre-à-terre de la vie

commune. Il était, presque à son insu, devenu un homme cultivé et distingué, dont la culture et la distinction se révélaient et se faisaient remarquer dans tous les emplois.

Rien n'est perdu, mon cher ami, puisque votre fils n'a pas vingt ans. Vous pouvez encore — cela vous regarde et dépend de vous en grande partie — éveiller ou réveiller en lui le goût de la lecture... Vous me dites qu'il n'a pas, comme vous l'aviez à son âge, le goût du théâtre, de la « comédie ». Ce n'est pas non plus tout à fait sa faute, c'est un peu celle du théâtre lui-même où il est devenu assez difficile d'aller en famille, comme on y allait autrefois, et même tout seul, quand on n'est pas décidé à tout voir et à tout entendre. Le théâtre, aujourd'hui, n'a plus seulement pour objet de « faire rire les honnêtes gens » ou de les émouvoir; il faut, pour attirer la foule et gagner de l'argent, qu'il fasse concurrence au cinéma, au café-concert, au salon de peinture, à la musique russe, au cirque, aux cabarets de Montmartre, etc., etc. Je ne veux pas dire qu'il soit en décadence, en défaveur, mais, à part quelques exceptions

brillantes, on n'y va plus guère, comme autrefois, pour y verser de belles larmes ou pour y rire de ce rire, honnête et sain, qui est hygiénique et bienfaisant. Les jeunes filles vont rarement au théâtre; les jeunes gens n'y vont plus beaucoup. Demandez à mon confrère et ami, M. Henri de Régnier, de vous dire, un de ces jours, ce qu'il pense de ce changement, qui intéresse aussi l'éducation : il vous le dira mieux que moi, car il le sait mieux.

IX

LES ENTRETIENS

IX

LES ENTRETIENS

Mon cher ami,

Un certain nombre de pères — mais je sais que vous n'êtes pas de ceux-là — ne cessent de corner aux oreilles de leurs grands garçons : « A ton âge, j'avais fait ceci ; à ton âge, je faisais cela... A ton âge... A ton âge..., etc. » C'est assommant et inutile. Si le fils qu'ils poursuivent de ce refrain n'était pas, malgré tout, plein de respect, il aurait presque le droit de leur répondre : « Je ne sais pas ce que vous faisiez à mon âge, mais je me promets bien, quand mon fils aura vingt ans, de ne pas lui parler comme vous me parlez aujourd'hui ».

Et ce n'est pas seulement inutile, c'est dangereux. Un père grondeur et vaniteux qui se compare et s'oppose ainsi à son grand garçon va directement contre son objet : au lieu de l'exciter à bien faire et de le piquer d'émulation, il le déprime, le paralyse et le mécontente. Nous n'aimons pas, tous tant que nous sommes, à être censurés et morigénés perpétuellement. Voulez-vous être sûr d'intéresser votre cher garçon et de lui rendre service? Parlez-lui surtout et presque uniquement de son avenir. Montrez-lui d'abord que vous n'avez pas de pensée plus constante, de plus cher souci. Vous n'êtes pas encore, mon cher ami, à la fin de votre journée, mais vous sentez déjà venir le soir ; votre fils, au contraire, est dans toute la grâce de sa matinée, dans toute la sève et toute l'ardeur de son printemps. Au lieu de lui rappeler constamment le souvenir de votre jeunesse active et laborieuse, aidez la sienne à prendre son vol ; faites-le profiter largement, sans lui rien refuser de ce que vous pouvez lui donner, des biens que vous avez acquis, de votre situation, de vos ressources, de votre

crédit et de vos amitiés, de votre expérience. Vous connaissez déjà ou vous entrevoyez ses aptitudes, ses espérances, ses ambitions ; entretenez-le librement et affectueusement de ce qu'il veut faire, inspirez-lui, par l'ouverture de cœur qu'il trouvera en vous, la hardiesse joyeuse de vous confier ses idées et ses projets.

J'entends dire assez souvent autour de moi qu'il n'est pas mauvais qu'un grand garçon apprenne à se débrouiller tout seul, pour devenir, comme on dit maintenant, un débrouillard ; qu'un peu de vache enragée ne nuit pas aux estomacs de la jeunesse. Je n'en suis pas sûr. La vache enragée n'est pas une bonne nourriture : sans doute, les estomacs robustes l'assimilent et la digèrent ; elle détériore les autres et elle risque de les gâter, parce qu'elle est dure, coriace et empoisonnée. Je ne demande pas, bien entendu, qu'on élève les jeunes gens dans du coton : le coton non plus ne leur vaut rien, il les amollit ; mais entre le lit de plume et les noyaux de pêche, entre la mollesse et la dureté, il y a place pour d'autres

types de couchette et d'autres système d'éducation. Dans vos entretiens avec votre cher garçon, inclinez plutôt vers la bienveillance et les ménagements que vers la sévérité toujours tendue. Laissez-le d'abord, si vous voulez, se reconnaître et se débrouiller presque tout seul dans le commencement de sa vie, chercher sa voie, s'orienter, comme on laisse, à la chasse un bon chien, qui vient d'être découplé, longer la bordure du bois, humer l'air et flairer le vent ; puis, quand il aura jeté son premier cri, suivez-le, venez à la rescousse et appuyez-le.

Qu'il vous voie, qu'il vous sente auprès de lui, à côté de lui, dans toutes les décisions importantes de sa jeunesse. C'est une entreprise, nous le savons vous et moi, mon cher ami, puisque nous sommes pères tous les deux, que de faire un homme. Un seul jour ne suffit pas à la tâche, qui demande bien des années. Elle demande aussi une constante et méthodique application. Les entretiens de cœur à cœur et d'esprit à esprit y peuvent beaucoup. Je suppose, par exemple, que

votre cher garçon prenne après vous la suite de vos affaires. Ce n'est pas un fardeau dont vous allez vous débarrasser sur lui, heureux d'en être quitte et pour en décharger vos épaules ; ce ne sera pas davantage — je m'en rapporte à vous — une substitution plus apparente que réelle qui ne donnerait à votre fils qu'une autorité nominative et laisserait entre vos mains la direction effective et personnelle de votre maison. Vous laisserez au contraire à votre fils, j'en suis convaincu, toute l'initiative qu'il veut prendre et qu'il doit avoir; mais à la fois en bon père de famille et en homme d'affaires expérimenté, vous ne vous désintéresserez pas de son travail. Élevé comme il l'a été par vous, il sera d'ailleurs le premier, dans son intérêt même, à vous demander vos avis et à s'éclairer de votre expérience. Vous viendrez encore à l'usine de temps en temps, non pas comme un critique sourcilleux, comme un contrôleur jaloux, décidé par avance à blâmer les changements, à désapprouver ou à contrarier les innovations, mais comme un bon conseiller que

le passé ne rend pas injuste pour l'avenir, comme un témoin autorisé de l'initiative nouvelle, de l'essor nouveau, dont il sait peser les raisons et les effets.

La plupart des pères et des fils que je connais s'entretiennent peu et trop brièvement des choses qui touchent à la vie sérieuse, celle du travail et de la pensée. On dirait qu'ils fuient — par légèreté ou par discrétion, je ne sais — ces entretiens graves et nécessaires, où chacun de nous forme et révèle le meilleur de lui-même. C'est un très grand tort. Ils deviennent ainsi peu à peu étrangers, inconnus et impénétrables les uns aux autres. Ils respirent pourtant le même air, il vivent côte à côte sous le même toit et forment, en apparence, la même famille; en réalité, ils s'ignorent, bien qu'ils aient l'habitude de vivre ensemble, comme si chacun vivait en soi et pour soi, en fermant son âme; ils en arrivent même quelquefois à se méconnaître. Il n'y a entre eux qu'une soudure provisoire et artificielle; ils sont tout surpris et en désarroi le jour où une brusque

révélation leur découvre ce qu'ils n'avaient ni deviné ni soupçonné; leur fausse et fragile intimité ne résiste pas aux chocs de la vie. On voit alors des méprises singulières ou des éclats, des brouilles et des ruptures qu'il eût été facile d'éviter. Ces choses-là n'arrivent jamais entre un père et un fils qui s'entretiennent librement, familièrement, qui ne se cachent rien de ce que doivent savoir l'un de l'autre deux amis, deux compagnons, deux associés, unis par le sang, par la confiance et par la vie...

Les vaines effusions, qui sont toujours inutiles et mensongères, n'ont rien de commun avec ces entretiens sérieux, cette bonne et loyale pratique de franche amitié. Au fur et à mesure que nos fils grandissent et mûrissent, que l'âge et l'expérience de la vie les rapprochent de nous, notre autorité paternelle ne diminue pas pour cela — et je suis le dernier à vouloir lui porter atteinte — mais nous serions mal venus d'exiger de nos enfants, devenus des hommes, une dépendance et une soumission constantes, qui les tiendraient

toujours en tutelle. Un arbre devenu robuste et en plein rapport ne garde plus le tuteur, qui lui a permis, quand il était jeune et frêle, de pousser droit. Déférence et dépendance ne sont pas des termes synonymes. Je me reprocherais comme une faiblesse et une erreur de ne parler aux fils que de leurs droits et de ne jamais leur parler de leurs devoirs : vous savez bien, mon cher ami, que ce n'est ni ma pensée, ni mon intention. Mais nous avons nos devoirs, nous aussi. Le premier est d'aimer comme il faut, de laisser croître et d'aider à croître, sans trop la contraindre, la belle jeunesse qui va prochainement nous remplacer.

X

CONCLUSION

X

CONCLUSION

Mon cher ami,

Vous voilà revenu à Paris où je vais bientôt vous rejoindre. Nous reprendrons de vive voix, cet hiver, au coin du feu, nos libres entretiens sur l'éducation : c'est toujours et en tout temps un grave problème, digne d'intéresser les honnêtes gens. Aujourd'hui, pour clore notre correspondance, je voudrais tirer une brève conclusion des propos que nous avons échangés, des réflexions que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et de celles que je vous ai moi-même proposées.

Croyez-moi, mon cher ami, plus j'ai vécu

et plus je me suis affermi dans cette idée : il n'y a pas rien qu'une joie, il y a un avantage et un profit mutuels pour les fils et les pères à se mieux connaître, à se pénétrer l'un l'autre, à s'entretenir sans contrainte, à se comprendre et à s'apprécier réciproquement. Dans la famille, comme dans la société, la confiance solide est le premier élément de la concorde et la première garantie du bonheur. La confiance qui rapproche et unit deux hommes, deux amis, ne les ouvre et ne les soude pas seulement l'un à l'autre; elle les enrichit simultanément de l'apport mutuel de chacun d'eux. N'est-ce pas surtout avec les nôtres, avec ceux qui nous touchent de plus près et qui sont vraiment une partie de notre âme, que la nature nous défend d'être égoïstes, personnels et renfermés? Soyez donc, dans toutes les circonstances, l'ami et le conseiller intime de votre grand garçon, qui ne demandera pas mieux. Voici, en mettant à part la satisfaction sentimentale de la tendresse, ce que vous y gagnerez. Votre fils d'abord n'aura rien de caché pour

vous. Au lieu de vivre comme tant de pères et de fils, qui ne se connaissent pas assez, en voisins, sinon en étrangers, isolés, méfiants, silencieux, vous sentirez chaque jour entre vous deux un courant de chaude intimité, que rien ne refroidira. Vous lirez dans les yeux et dans l'âme de votre fils, comme il pourra lire dans les vôtres; vous serez plus sûr de bien remplir votre tâche paternelle puisque vous vivrez réellement d'une vie commune, puisque, à chaque instant, votre chère intimité nouera entre vous et lui un lien de plus.

Vous vous rajeunirez tous les jours au contact et à la flamme de sa jeunesse et c'est un grand service qu'il vous rendra. Les années qui tombent sur nous une à une comme des gouttes de plomb vous épargneront plus qu'un autre. Je vous le répète, puisque vous avez bien voulu m'écrire que ma petite formule était bonne : rien ne préserve de vieillir comme d'aimer la jeunesse que l'on n'a plus.

Si la vieillesse, il faut bien le dire, rend

tant de gens grognons, maussades et insupportables, c'est qu'elle les racornit et les fait se recroqueviller en quelque sorte sur eux-mêmes. Ils se tassent, ils se morfondent tout seuls dans leur coin et ils s'ennuient d'être seuls parce qu'ils se trouvent de mauvaise compagnie; cette solitude, qui leur pèse, les rend moroses, exigeants et inquiets. Le présent les afflige, parce qu'ils n'en sentent pas l'intérêt et n'en suivent plus le mouvement; l'avenir les effraye, parce qu'il leur parait vide ou sombre; ils vivent presque toujours dans le passé, avec des ombres, c'est-à-dire avec des idées et des sentiments d'autrefois; ils ressemblent à un pauvre homme dont le foyer n'aurait plus que des cendres et qui essayerait vainement de se dégourdir les mains en remuant, avec un vieux tisonnier, ces cendres éteintes... Vous, au contraire, mon cher ami, vous verrez tous les jours votre grand garçon ranimer le foyer de votre vie en y jetant à plein bras le bois qu'il aura coupé dans sa forêt; vous entendrez le crépitement, vous verrez la flamme claire

des idées neuves. Votre passé, bien entendu, existera toujours pour vous; vous lui demanderez, quand il vous plaira, les chers souvenirs qu'il vous garde, mais vous n'aurez pas rompu le lien qui doit nous rattacher aux générations naissantes. Vous vieillirez dans votre coin, comme nous tous, mais vous n'y pourrirez pas.

Votre cher garçon, de son côté, — et c'est surtout à lui que je pense, vous comprenez pourquoi, — tirera un grand profit de votre amitié. La solitude, qui effraye les vieillards, inquiète quelquefois les jeunes gens : elle épouvante les uns et elle énerve les autres; elle fait des timides, qui ne savent pas oser, ou des présomptueux et des téméraires, des risque-tout. Il est naturel qu'un jeune garçon, au début du voyage de la vie et sur le seuil de sa porte, regarde autour de lui, interroge l'horizon, cherche une promesse de beau temps, un encouragement et un soutien. Vous serez là, mon cher ami, pour exercer et soutenir le courage du vôtre, pour lui donner confiance en lui et en vous. Vous n'aurez pas

besoin de prendre une voix et des gestes de patriarche, de bénir tous les matins ce jeune Tobie; mais il saura, en allant tenter, lui aussi, la grande aventure, qu'il a derrière lui une maison sûre, une amitié tendre et un port d'attache; que son avenir est le plus cher souci de son père et son père le premier témoin de son avenir; que toutes ses ambitions sont ressenties, que toutes ses joies seront partagées, que toutes ses peines, s'il en a, seront adoucies. Quel soutien, quel réconfort, quelle sécurité pour celui qui débute et qui n'a qu'à se retourner pour voir et pour sentir qu'on le suit des yeux!

Ce n'est pas tout. Le voilà parti! Votre souvenir, votre pensée, votre image ne le quitteront plus. Il sait tout le prix de votre expérience, qu'il a reconnue; il a trop besoin de vos conseils pour s'en passer. Cette expérience qu'il a toujours trouvée utile et jamais grondeuse, ces conseils affectueux et bienveillants qui n'ont jamais été impérieux comme des ordres, ni gênants et durs comme une contrainte, il vous les demandera encore, il

viendra les chercher auprès de vous. Au premier embarras, à la première perplexité, il vous confiera ses doutes, ses hésitations, il aura recours à vos lumières ou, ce qui est la même chose, il s'inspirera de vos exemples. Comme il n'ignore rien de votre vie, comme il sait que vous aussi, à vos débuts, vous vous êtes heurté à l'existence, vous avez eu à lutter contre elle, il se dira, même en votre absence et loin de vous : « Que ferait mon père ou qu'aurait-il fait, à l'âge où je suis, dans la passe que j'ai à franchir, devant les circonstances qui s'offrent à moi? » Ce n'est pas vous qui le lui direz; il se le dira tout seul et il bénéficiera ainsi, presque sans le savoir, des conseils que vous lui aurez donnés, des leçons qu'il aura reçues.

Les pères qui se sont trop désintéressés de leur fils quand ils étaient jeunes, n'ont pas qualité pour les diriger et pour les avertir plus tard; ceux qui les ont trop sermonnés et trop ennuyés durant leur enfance, perdent de même, l'âge venu, toute autorité; elle a déjà trop servi, dans de très petites choses, elle

s'est usée. Mais les vrais pères, les meilleurs pères, ceux qui ont su et fait leur métier — car c'en est un — se retrouvent, malgré le temps, avec une autorité toujours intacte et toujours utile. Leurs fils ont pris l'habitude de les estimer, de les écouter, de discuter et de s'entretenir avec eux, d'homme à homme; ils ne veulent plus la perdre, parce qu'ils ont tout avantage à la conserver... Adieu, mon cher ami, nous allons retourner, vous et moi, à nos tâches accoutumées. Faites toutes mes amitiés à votre garçon, qui est si heureux d'être jeune et qui est, je le sais, grâce à vous et grâce à lui, en bon chemin.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

EN VACANCES

DEUXIÈME PARTIE

EN FAMILLE

LES PÈRES ET LES FILS

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

A 3 FR. 50 LE VOLUME

QUESTIONS PÉDAGOGIQUES

BOURGAIN (M.-P.) : *Gréard, un moraliste éducateur*....... 1 vol.

BRÉAL (M.), de l'Institut : *Quelques mots sur l'instruction publique en France*... .... 1 vol.

COMPAYRÉ (G.), de l'Institut : *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVIe siècle*............... 2 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Académie des sciences morales et politiques.

Études sur l'enseignement et sur l'éducation... .... 1 vol.

Jules Gaufrès, sa vie et son œuvre. 1 vol.

COUBERTIN (P. de) : *Notes sur l'éducation publique*..... 1 vol.

L'éducation anglaise en France 1 vol.

Universités transatlantiques. 1 vol.

COUYBA (Ch.-M.) : *Les Beaux-Arts et la Nation*............. 1 vol.

DURUY (A.) : *L'instruction publique et la démocratie* (1879-1886).................... 1 vol.

FOUILLÉE (A.), de l'Institut : *L'enseignement au point de vue national*.................... 1 vol.

GRÉARD : *Éducation et instruction*. 4 vol. qui se vendent séparément :

Enseignement primaire...... 1 v.
Enseignement secondaire.... 2 v.
Enseignement supérieur. ... 1 v.

GRÉARD (suite) : *L'éducation des femmes par les femmes*. Études et portraits.... .... 1 vol.

HAYEM (J.) : *Quelques réformes dans les écoles primaires*. 1 vol.

KERGOMARD (Mme) : *L'éducation maternelle dans l'école*... 2 vol.

LANGLOIS (Ch.-V.) : *Questions d'histoire et d'enseignement*. 2 vol.

Couronnés par l'Académie française.

LECLERC (A.), professeur agrégé à l'Université de Berne. *L'éducation morale rationnelle*. 1 vol.

MICHEL (H.) : *Notes sur l'enseignement secondaire*...... 1 vol.

SIGWALT (Ch.) : *De l'Enseignement des langues vivantes* : Idées d'un vieux professeur dédiées aux jeunes.. .... 1 vol.

SOLANGES-PELLAT : *L'éducation aidée par la graphologie*, ouvrage contenant 107 exemples d'écriture.

SPULLER (E.) : *Au Ministère de l'Instruction publique*. Discours, allocutions, circulaires. 1re série (1887)..... .... 1 vol.

Au Ministère de l'Instruction publique. 2e série (1893-1894)... 1 vol.

TOULOUSE (D^r) : *Comment former un esprit* .... 1 vol.

WAGNER (C.) : *Pour les grands et pour les petits*........... 1 vol.

A travers les choses et les hommes. 1 vol.

655-10. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 5-10-1630.